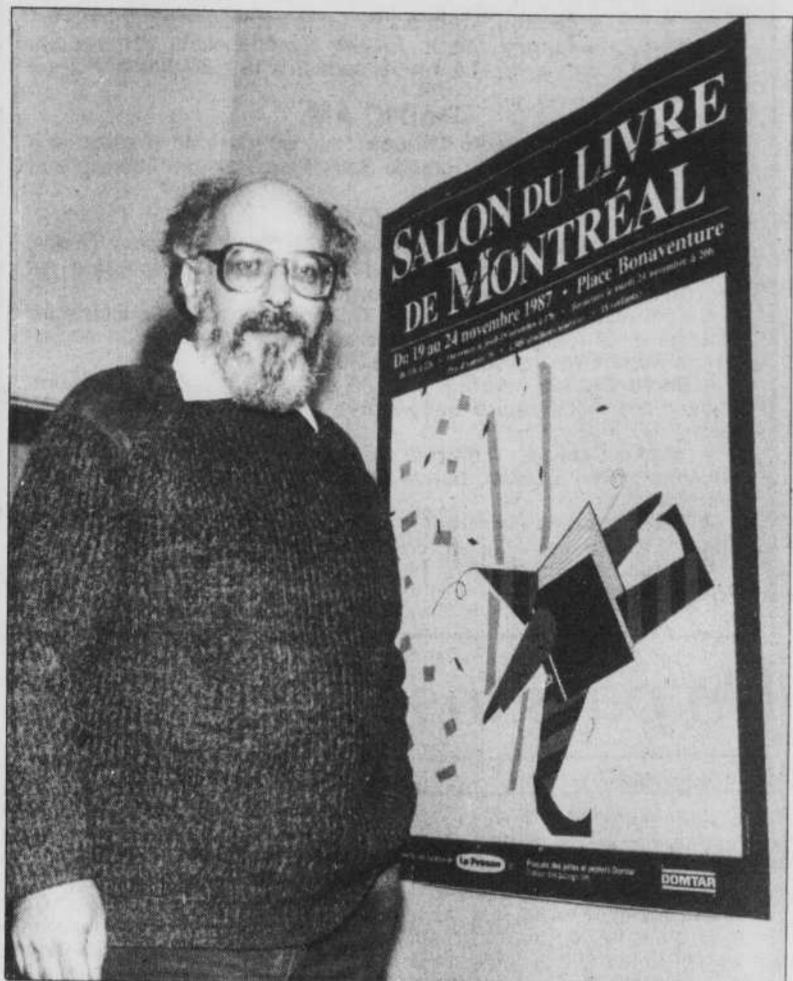


LE PLAISIR des Livres

Nos collaborateurs ont lu...

□ *Simon l'embaumeur ou la solitude du magicien*, de Jacques Testart/D-2
 □ *Des cailloux blancs pour les forêts obscures*, de Jovette Marchessault/D-3
 □ *L'Académie du désir*, de Michel Khalo/D-3 □ *Surréalisme et littérature québécoise. Histoire d'une révolution culturelle*, d'André-G. Bourassa/D-3
 □ *La vitrine du livre*/D-4 □ *En attendant la fin du monde*, de Tim O'Brien/D-4
 □ *Sur la même ligne d'horizon*, de Zhang Xinxin, et *Contes extraordinaires du pavillon du loisir*, de P'ou Song-ling/D-4 □ *Bétulia*, de Gemma Salem/D-4
 □ *Désert physique*, d'Alain Nadaud/D-5 □ *Textes pour un poème*, d'Andrée Chedid/D-5 □ *Gabrielle dame de Beauchamps*, de Marie-Thérèse Roy/D-5
 □ *Dans les poches*/D-6 □ *Les Mondes d'Andrei Tarkovski*, de Balint András Kovács et Ákos Szilágyi, Eisenstein, de Dominique Fernandez, *Le Mouvement de l'art*, de Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein, *Glauber Rocha*, de Sylvie Pierre, et *Les Marx Brothers*, de Yves Allon/D-6 □ *Noblesse oblige*, de la revue *Autrement*/D-6 □ *Le Développement affectif de l'enfant*, de Stanley Greenspan et Nancy Thorndike-Greenspan/D-6 □ *La Bombe et l'orchidée*, de Fernand Seguin/D-7 □ *L'État du monde, 1987-1988*/D-7 □ *Du Canada au Québec. Histoire d'un État*, de Heinz Weinmann/D-8

Et encore... □ Les best-sellers, les ondes littéraires et la vie littéraire/D-2
 Montréal, samedi 31 octobre 1987



Une immense «auberge espagnole» prête à accueillir ses 80,000 visiteurs

MARIE LAURIER

« JE N'AURAI plus rien à faire du 19 au 24 novembre, sinon que de faire face aux... imprévus! », nous lance en boutade Thomas Déri, directeur général du 10^e Salon du livre de Montréal. Ces imprévus, ce peut être une tempête de neige comme celle qui s'est abattue sur la métropole le soir de l'ouverture du salon l'année dernière laissant à peu près désertes les aires d'exposition de la Place Bonaventure; ce peut être une manifestation contre la présence de l'Afrique du sud il y a cinq ans, ou encore la protestation bruyante de bonnes âmes qui jugeaient certains livres sexistes. Quand ce n'est pas un invité de marque qui se décommande à la dernière minute ou une victime d'une crise cardiaque...

Autant d'événements que Thomas Déri a dû affronter avec stoïcisme

THOMAS DÉRI, directeur général du Salon du livre de Montréal.
 PHOTO JACQUES GRENIER

depuis les neuf ans qu'il dirige le salon mais sans jamais se départir de son calme et de son petit air de sphinx. Cet homme ne dira jamais ce qu'il ne faut et ne veut pas dire... tout de suite, de peur de griller les nouvelles qui seront connues à la conférence de presse du 5 novembre. Aussi nous contentons-nous de le faire parler de la logistique du salon, lui qui en connaît les rouages depuis près de neuf ans.

« Disons tout de suite que nous n'exerçons aucune censure sur le contenu des stands et ne fermons la porte à quiconque veut exposer ses livres. Nous imposons cependant certains règlements en ce qui regarde l'esthétique, la pose des affiches par exemple. Et cette année il n'y aura pas de ballons! » L'année dernière, des jeunes prenaient plaisir à crever la multitude de bouquets de ballons, ce qui a considérablement perturbé l'atmosphère pour les gens plus tranquilles.

Mais l'heure de faire face aux cas fortuits n'a pas encore sonné, si bien que Thomas Déri s'affaire présentement à prévoir et prévenir. Nuit et jour ces derniers temps, entouré de ses collaborateurs, il met au point le

programme du salon dans son bureau de la rue Jean-Talton, au centre Jean-Marie Gauvreau. Dans son cas, il est juste de dire qu'il commence à organiser le salon dès le lendemain de la fermeture du précédent. « Et même au-delà, précise-t-il en entrevue au DEVOIR. En fait, nous devons penser aux dates et au lieu de cet événement trois ans d'avance, si bien que la Place Bonaventure est réservée pour nous jusqu'en 1990. » Cela sans compter les pourparlers avec les éditeurs, les libraires, les exposants, les écrivains québécois et étrangers, la somme considérable de correspondance, de téléphones, de confirmations, de télégrammes, de telex. Ouf!

En plus des 600 exposants et des 80,000 titres de livres et de périodiques déjà installés, d'entrée de jeu à l'ouverture du 10^e salon le jeudi 19 novembre, ce sera le Gala du livre au cours duquel on dévoilera le nom du Grand Prix littéraire de la Ville de Montréal qui refait surface après une éclipse de quelques années, de même que le dévoilement des lauréats des Prix Fleury-Mespriet, une initiative du salon pour souligner le travail d'écrivains dans dix caté-

gories différentes. Les auteurs québécois invités au salon de 1987 ont une chose en commun, celle d'avoir circonscrit leur oeuvre dans le milieu montréalais: Michel Tremblay, Mordecai Richler, et M. X. c'est-à-dire le lauréat du Grand Prix de Montréal qui ne sera connu que le 19 novembre. En dépit de son travail de directeur général du Salon, M. Déri agit comme secrétaire du jury et à ce titre a dû parcourir la centaine de manuscrits qui ont été soumis. « Je peux dire qu'il y a de fort bons ouvrages », se contente-t-il de répondre à notre curiosité, se gardant bien de laisser filtrer des noms d'auteurs. Les invités spéciaux qui viendront de l'étranger sont le biologiste Henri Laborit, le romancier Pierre Magnan et Michel Del Castillo.

Le salon présentera la panoplie régulière d'animation culturelle — les rencontres publiques: Comme un grand livre ouvert, Que lisent nos artistes? — en plus d'offrir des tribunes pour la discussion entre des spécialistes et le public, selon un thème retenu, par exemple les sagas dans la

Suite à la page D-8

Quand on n'est jamais «un des nôtres»

Le «pays insoupçonné» de Dominique Clift

EVELYN DUMAS
 (collaboration spéciale)

POUR Dominique Clift, le « nous » est haïssable. Dans son premier livre, écrit en collaboration avec Sheila McLeod-Arnopoulos, *Le Fait anglais au Québec* (1), le « nous » des anglophones québécois était la quintessence et ceux qu'il a piqués au vif ne l'ont pas encore oublié. Son deuxième livre, *Le Déclin du nationalisme au Québec* (2), prenait pour cible le « nous » des Québécois francophones, surtout depuis la Révolution tranquille, et n'épargnait ni les journalistes ni les permanents de la CSN dans ses attaques contre les

élites. Et voici que maintenant, dans *Le Pays insoupçonné* (3), il fait du caractère également haïssable de chacun de leurs « nous » le trait commun des divers groupes qui se partagent le Canada, et surtout des Canadiens anglais et des Canadiens français auxquels il attribue un « tribalisme » symétrique.

En entrevue, Dominique Clift fait sienne cette expression « le nous est haïssable » qui lui est suggérée. « Que veux-tu ? quand on a toujours participé à la vie de chacun des deux groupes (anglais et français) sans jamais être accepté comme "l'un des nôtres" ni dans l'un ni dans l'autre... » C'est la conclusion que tire l'auteur par suite, notamment, d'une

carrière journalistique brillante qui l'a mené tour à tour au *Globe and Mail*, à *La Presse*, au *Toronto Star*, au *Soleil*, au *Montreal Star*, et au cours de laquelle l'originalité de ses analyses était sa marque distinctive.

Avec *Le Pays insoupçonné*, toutefois, et c'est lui qui le précise, il ne veut pas parler de ce qu'il sait, mais de ce qu'il ressent. « À un certain moment, dit-il, il faut se débarrasser de l'idée qu'on va faire de l'histoire, qu'on va faire de l'économie, qu'on va faire toutes ces choses-là, et raconter une vision qui est personnelle, qui est au-delà de toutes ces structures intellectuelles, raconter une sorte de voyage dans un pays where one is never one of ours... où l'on

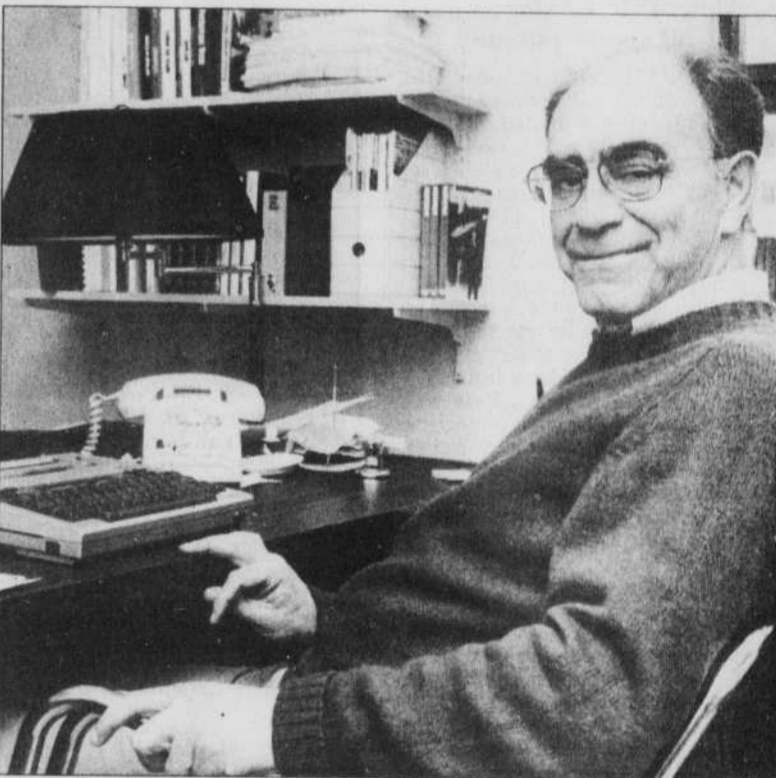
n'est jamais un des nôtres partout où l'on est, à moins d'être de vieille souche... et où l'on en vient à dire : que la peste les étrangle tous les deux ! »

Dominique Clift, fidèle à son penchant pour la caricature, raconte qu'au moment de la sortie de son deuxième livre, l'auteur d'un article

Suite à la page D-2

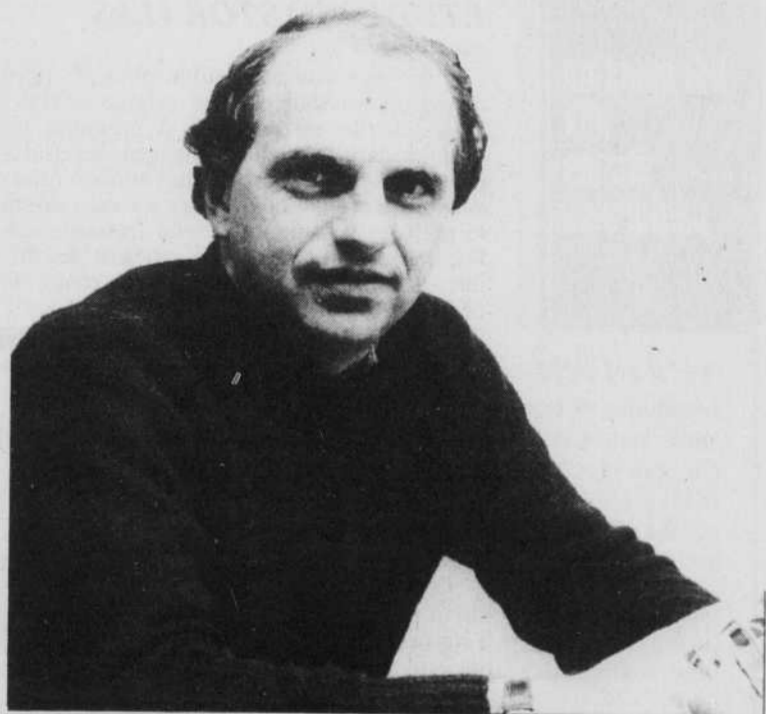
DOMINIQUE CLIFT : Il y a au Québec une résurgence du tribalisme et du « désir de marginalisation » dans le « toutolement granola ».

PHOTO JACQUES GRENIER



Probablement l'Espagne, le premier roman de Claude Charron

Entre ville et banlieue, un drame où se heurtent la drogue et l'amour



Vedette du Parti québécois de la première heure, Claude Charron a abandonné la politique, il y a quelques années, pour se recycler dans les communications, notamment comme animateur radiophonique. Les éditions du Boreal lançoient jeudi son premier roman, *Probablement l'Espagne*.

l'Espagne, qu'on trouvera en librairie ces jours prochains. Avec l'aimable permission de l'éditeur, nous vous en livrons un extrait.

CLAUDE CHARRON

ALBERT. Jeudi, 2 juin 1983. À huit heures neuf minutes, Albert a jeté un regard de deux secondes sur la beauté du rose au-dessus de Laval, a vérifié qu'il n'était pas en retard, a laissé

pour rien ronronner sa voiture quelques autres secondes puis éteint le moteur pour les prochaines douze heures quinze minutes. Il est clair comme le ciel que la soirée sera tranquille rue Montcalm. La seule surprise d'aujourd'hui aura donc été l'été.

Albert adore le spaghetti et ne s'en lasse jamais. C'est sa tendance à l'embonpoint qui l'empêche d'en redemander encore à celle qu'il appelle toujours maman quand il est à table. « J'ai de l'italien dans le corps » est une de ses réflexions préférées qui surgissent régulièrement et ont le don de hérisser Zabelle. C'est le jeudi soir qu'on mange du spaghetti rue Montcalm.

À l'heure où Zabelle revient de son magasinage et dans l'état de fatigue qu'Albert lui prête, « les femmes se tuent de plaisir à courir les magasins », Albert ne s'attend pas à un diner élaboré. Il n'y a plus de diner élaboré chez les Paradis depuis trois ans, d'avantage même, si on se rappelle l'ambiance pénible qu'il y avait à table les derniers mois, avant que François ne se décide à partir. Un bref repas per-

mettait alors à chacun de retourner à son coin le plus vite possible. Albert s'en souvient mais n'aime plus y penser. « Ce qui est passé » est sa phrase la moins honnête. C'est aussi celle que Zabelle ne laisse jamais passer.

Le repli de chacun, sitôt le repas terminé, est ainsi une habitude acquise. Albert descend au sous-sol où il a son propre téléviseur, souvenir de l'unique fois où il avait eu les quatre derniers chiffres de la minifoto. Il leur arrivera, bien sûr, de regarder ensemble une émission de télé. Ces fois-là, Albert rejoindra sa femme dans la grande pièce confortable où elle passe ses soirées avec sa musique, ses plantes, sa broderie laissée dans un petit panier qu'elle n'a plus besoin de ranger au cas où. Car on ne s'attend plus au carillon de la porte, quand la maison était envahie de jeunes qui dévalaient l'escalier du sous-sol. Zabelle, ne voulant plus être portière ni domestique d'un centre sportif, avait obligé Albert à créer un accès extérieur à la salle de jeux aménagée pour le fils et ses amis. Les Paradis père et fils,

François avait alors douze ou treize ans, travaillèrent pendant deux semaines pour ouvrir le côté de la résidence. La porte est désormais condamnée dans l'esprit d'Albert. C'est par là que l'adolescent titubant allait entrer plus tard tant de fois sans éveiller les soupçons.

Albert se retire dans sa cave et fait quelques rots. Zabelle l'a entre-tenu de sa journée, de ce qu'elle a vu et entendu autour d'elle, évitant les détails qui ne pourraient intéresser un homme. « Puis j'ai été prendre un café avec Madeleine » marque toujours la fin du récit. Albert lui a fait part des conversations de bureau, d'un de ses agents en furie contre les coûts de l'assurance-automobile et même du crotin de cheval qui empestait déjà le Vieux-Montréal. « J'espère que l'été est pogné pour vrai. » C'est pour dire n'importe quoi comme les autres puisque la couleur du temps ne change rien à sa vie, à leur vie.

Une seule lampe est allumée au fond de la grande pièce sans cloi-

Suite à la page D-8



HEINZ WEINMANN DU CANADA AU QUÉBEC GÉNÉALOGIE D'UNE HISTOIRE

● Essai passionnant qui situe l'histoire de l'Amérique française dans le contexte global des découvertes et des conquêtes des Amériques.

● Une mise à jour de la généalogie, oubliée ou refoulée, d'un pays et d'un peuple, devenu étranger à sa propre histoire.

● Un livre-événement, une oeuvre sans laquelle il ne sera désormais plus possible de lire ou de faire l'histoire du Québec.

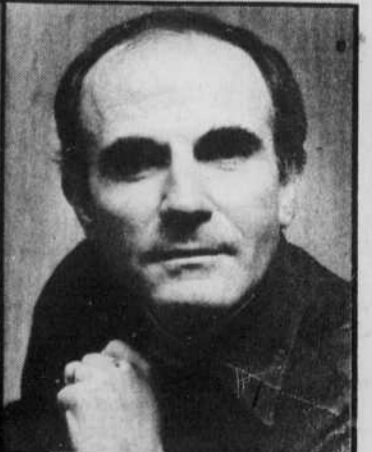
● Un regard neuf d'un autre, une grande synthèse historique post-référendaire qui se lit comme un véritable roman.

ESSAI

l'Hexagone

ESSAI

lieu distinctif d'édition littéraire québécoise



LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Il y aura toujours des printemps en Amérique	Louis-Martin Tard	Libre Expression	(2)*
2 Un certain goût pour la mort	P. D. James	Mazazine	(1)
3 La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(6)
4 L'Univers est dans la pomme	Marc Favreau (Sol)	Stanké	(7)
5 Un singulier amour	Madeleine Ferron	Boréal	(5)
6 Les Grands Désordres	Marie Cardinal	Grasset	(3)
7 Les Filles de Caleb II	Arllette Cousture	Qué./Amérique	(4)
8 L'Amour au temps du choléra	G. Garcia Marquez	Grasset	(8)
9 Le Cri	Soshana Boukhobza	Balland	(-)
10 Éroshima	Dany Laferrière	VLB	(-)

Ouvrages généraux

1 Astérix chez Rahazade	R. Goscinny A. Uderzo	Albert René	(-)
2 L'État du monde 87-88	Collectif	Boréal	(1)
3 La Bombe et l'orchidée	Fernand Seguin	Libre Expression	(2)
4 Sauvez votre corps	Kousmine	Laffont	(4)
5 Ces femmes qui aiment trop	Robin Norwood	Stanké	(3)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc, Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Les best-sellers Escargots lettrés

SIMON L'EMBAUMEUR OU LA SOLITUDE DU MAGICIEN
Jacques Testart
Paris, François Bourin
1987, 186 pages

DENIS SAINT-JACQUES

JACQUES TESTART est ce biologiste célèbre, « père » du premier bébé éprouvette français, qui a déjà écrit deux pamphlets remarquables, *De l'éprouvette au bébé spectacle* en 1984 et *L'Œuf transparent* l'année dernière. Cette fois-ci, il nous offre un roman, une fable si l'on veut; car le propos n'a pas cessé d'être moral, prophétique et dénonciateur. Dans moins de 200 pages d'un format assez réduit, Testart revient sur sa cible de choix, la science moderne et ses mirages, tout particulièrement ceux que la génétique suscite aujourd'hui quant au « progrès » et au bonheur de l'humanité. Mais l'autocritique de ce scientifique pessimiste n'a, dans ce petit récit, rien d'amer ni de renfrogné; l'humour, croit-il, et l'ironie doivent mieux convaincre que lamentations et condamnations. Le livre, en tout cas, se lit d'une traite en une trop courte soirée. Le talent, l'imagination de l'homme de lettres font honneur à l'esprit d'invention du savant.

On ne sera pas très surpris de découvrir qu'il s'agit des aventures d'un biologiste, pas un de ceux qui

cherchent seulement, non, un de ceux qui trouvent. Celui-ci, Simon, travaille dans un laboratoire du Centre national de la recherche scientifique, à Paris, où le train-train et les mesquineries de la recherche institutionnelle l'orientent vers des activités plus indépendantes et, pourquoi pas ? peut-être plus lucratives. L'invention du « paquet-cadoeuf » lui permet un de ces si socialement opportuns transferts de technologie vers l'entreprise privée : un truc tout simple et ingénieux, comme vous le verrez. C'est la première d'une série d'idées qui conduira notre héros vers le « simalun », je vous laisse découvrir... puis la reproduction accélérée des chiens de race, le « bordel à chats » et, enfin, la reproduction de masse des escargots. De la science utile, on pourra le constater, mais où les profits escomptés ne s'avèrent pas plus sûrement prévisibles que dans une quelconque opération boursière.

Simon réintègre, d'ailleurs, le CNRS quand il tombe sur une merveilleuse équipe, la CRD ou « cellule de recherche désarmée », qui va enfin lui permettre de travailler sans compromis. Je ne vous expliquerai pas cela non plus; qui sait ? vous risqueriez de devenir méfiants à l'endroit de la recherche financée par les deniers publics. D'ailleurs, vous pourriez à cette occasion découvrir une source de financement très secrète, l'IRD ou *International Research Device*, source qu'il est plus prudent de bien protéger, étant donné la sélectivité de ses interventions et l'importance de ses ressources.

Je ne voudrais pourtant pas que vous preniez Simon pour un maniaque sans autre préoccupation que la réussite scientifique et économique. Que non ! S'il ne drague pas, il « trappe » et avec assez de succès. Vous connaîtrez aussi ses aventures affectives, son côté humain, comme on dit. Encore que ses dernières liaisons, si je peux m'exprimer ainsi, n'appellent pas le même qualificatif. Et ne croyez pas trop facilement que je vous parle de quelque perversité, qu'allez-vous croire ? c'est vers la sagesse que le trajet de Simon nous conduit.

Et je garde le meilleur pour la fin : tout se déroule sous le signe du mystère, car un inconnu poursuit Simon, enfin le suit de près, un inquiet professeur Nomis qui écrit un livre plagiant les écrits littéraires inédits de notre héros. Vous n'en doutez pas, s'agissant en ce cas de fantastique, le triomphe de Nomis sur Simon ne saurait être évité, mais je vous laisserai ici aussi le plaisir de la découverte. Cette victoire marque un dénouement à la fois aussi inéluctable et imprévisible que celui d'un bon polar : écrasement de la littérature par la science, je ne vous dis que ça, dans une fable où, bien entendu, la littérature vise à maîtriser la science. À vous de juger qui y gagne.

LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau de **Télé-Métropole**, dimanche entre midi et 14 h, Reine Malo propose, à *Bon Dimanche*, la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

Au réseau français de **Radio-Canada**, les dimanches 1er et 8 novembre à 13 h, l'animateur de *Rencontres*, Marcel Brisebois, s'entretient avec la linguiste et psychanaliste Julia Kristeva.

Au réseau français de **Radio-Canada**, le dimanche à 16 h, Nathalie Petrowski et Daniel Pinard animent *La Grande Visite*, une émission où l'on reçoit parfois un écrivain.

À **TVFQ** (câble 30), dimanche à 14 h, *Apostrophes* : sous le thème « Les mots pour le dire », Bernard Pivot reçoit Claude Hagège, Richard Jorif, Angelo Rinaldi, Ya ding et Alphonse Boudard. À 21 h, sous le thème « Visages de femmes », Pivot reçoit, entre autres, Michèle Fitoussi et Françoise Sagan. (En reprise le dimanche 8 novembre, à 14 h.)

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit Jovette Marchessault. (En reprise mardi à 14 h 30, vendredi à 4 h 30, samedi à 16 h 30 et dimanche à 10 h 30.)

RADIO AM

À la radio AM de **Radio-Canada**, tous les jours de la semaine à 13 h, Suzanne Giguère et Louise Saint-Pierre parlent littérature et théâtre aux *Belles Heures*.

RADIO FM

À **CIBL-FM**, Montréal, dimanche à 17 h 30, à l'émission *Textes*, Yves Boisvert lit des pages de Gilbert Langevin. L'émission est une présentation des *Écrits des Forges*.

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère. Chroniqueurs : Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert. Animatrice : Réjane Bougé.

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature québécoise, animé par Marie-Claire Girard.

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles* (science-fiction, policier, bande dessinée). Animateur : André Carpentier.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures*. « Figures de la littérature italienne » (5e de 10 émissions).

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les idées à l'essai*, animé par François Ricard.

— M.M.

Un pays insoupçonné

Suite de la page D-1

paru dans LE DEVOIR « m'a accusé de pratiquer l'histoire sans permis ». En fait, les livres de Clift sont des essais, du genre que le Conseil des arts du Canada désigne en anglais par le terme « *creative non-fiction* », pour ne laisser planer aucun doute sur le sens de ce que le mot « essai » signifie, depuis des siècles, dans la littérature française, c'est-à-dire une oeuvre très libre, en prose, une oeuvre qu'on ne peut enfermer.

Le *Pays insoupçonné* risque de soulever encore plus de polémiques que les deux ouvrages précédents, dans la mesure où il cherche à dégager un portrait inattendu de l'unité canadienne en identifiant, dans chacun des groupes qu'on a dit fondateurs, les traits totalement détestables qu'il est censé partager avec l'autre.

Mais Dominique Clift précise : « Le "nous" dont je parle n'est pas le "nous" canadien, qui est assez embryonnaire, mais plutôt le "nous" au Canada. C'est un "nous" qui cherche toujours à embrigader les individus, à les enrôler, à leur imposer une vision qui est collective. Il s'agit d'un manque de maturité qui produit un "nous" tribal. Ce n'est pas un "nous" de pays. »

Pour cerner ce « nous » tribal dans la rédaction de son livre, Dominique Clift cherchait des exemples de ce qu'il ressentait, et ensuite les exploitait, les mettait en situation. Une part substantielle de son essai s'appuie sur des auteurs canadiens qui il-

lustrent son propos. Des poètes, comme Edwin John Pratt, Frank Scott, Archibald Lampman, Charles Mair, Dorothy Livesay, Dennis Lee et autres, dont il fait lui-même la traduction en français. Des essayistes, comme Northrop Frye et Marshall McLuhan. Des romanciers, comme Mordecai Richler et Claude-Henri Grignon. Un seul personnage historique est pris comme modèle, ou du moins comme point de référence : Étienne Parent (1802-74), directeur du journal *Le Canadien*, en qui Dominique Clift voit le précurseur des penseurs québécois comme Errol Bouchette, Édouard Montpetit et Esdras Minville, qui visaient à promouvoir une meilleure compréhension des questions économiques.

Le « tribalisme » canadien qu'il attaque, Dominique Clift le voit comme un obstacle à l'adaptation à la société moderne — ce sont ses termes. Est-ce à dire, lui ai-je demandé, que société moderne est synonyme de société atomisée ? « Bien oui, répond-il, il faut ça. Une société moderne en est une qui offre des choix de carrières et d'activités assez vastes pour que l'individu puisse échapper au conformisme de la société traditionnelle. S'il faut que tout le monde soit médecin, agriculteur ou marchand, il n'y a pas grand choix de carrière, il n'y a pas assez de diversité. Il faut d'abord que ce soit diversifié, que ce soit atomisé, pour que, cela fait, il y ait d'autres regroupements, d'autres formes de solidarité que les solidarités tribales. »

Mais, pour l'instant, Dominique Clift perçoit une résurgence au Québec du tribalisme et du « désir de marginalisation » dans ce qu'il appelle « le toitoement granola ». Quant à lui, pour son prochain livre, il explore la musique...

— Evelyn Dumas

LA VIE LITTÉRAIRE

MARC MORIN

Abdellatif Laâbi à Place aux poètes

LE POÈTE marocain Abdellatif Laâbi, qui vit en France depuis 1985, sera l'invité de Place aux poètes, le mercredi 4 novembre à 21 h, à La Folie du large (1021, rue de Bleury, métro Place-d'Armes). Né à Fès en 1942, Laâbi a fondé en 1966 la revue *Souffles*, qui a joué un rôle considérable dans le renouvellement de la littérature du Maghreb. La revue fut interdite en 1972 et son directeur condamné à 10 ans de prison pour délit d'opinion. Il fut libéré en 1980 à la suite d'une campagne internationale de solidarité. Également romancier et essayiste, Abdellatif Laâbi traduit des oeuvres littéraires arabes en français.

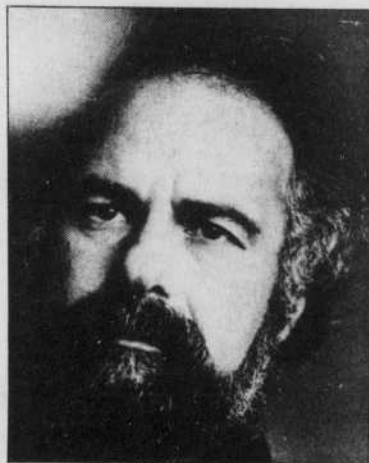
Place aux poètes est animée par Janou Saint-Denis.

Estuaire au Mélomane

LA REVUE *Estuaire* entreprend demain (1er novembre) une série de récitals qui donnera à entendre une quinzaine de poètes. Présentée le premier dimanche de chaque mois, au bar Le Mélomane (812, rue Rachel est, angle Saint-Hubert, à Montréal), à 17 h, chaque lecture poursuivra à sa façon le travail amorcé pendant les fêtes du 10e anniversaire de la revue.

On se rappellera que plus de 200 personnes s'étaient rassemblées, en novembre 1986 à la galerie Skol, autour des Gilles Hénault, Madeleine Gagnon, Paul Chamberland et France Théoret, entre autres, tout comme à Trois-Rivières, récemment, pendant le Festival national de poésie, autour des poètes Guillevic, Franck Venaille, André Roy, Joseph Bonenfant et Jocelyne Felix.

Voici le calendrier de ces récitals :
— 1er novembre : Élise Turcotte, François Charron, Anne-Marie Alonzo et Jean-Paul Daoust.
— 6 décembre : Claude Beausoleil et Yves Boisvert.
— 3 janvier 1988 : Antonio d'Alfonso et Guy Moineau.
— 7 février : Louise Dupré et Jean Royer.
— 6 mars : Nicole Brossard et Nadine Ltaif.
— 3 avril : Jean Chapelaine Gagnon et Gérard Gaudet.



Le poète marocain ABDELLATIF LAÂBI sera l'invité de Place aux poètes, mercredi prochain.

Cette série de récitals a été rendue possible grâce à la collaboration de l'Union des écrivains (Uneq), de Spectral et du Conseil des arts du Québec.

Pour toute information supplémentaire, communiquer avec le directeur de la revue *Estuaire*, Gérard Gaudet, au 1-819-374-5044.

Huit finalistes au Grand Prix littéraire Guérin

PLUS DE 50 auteurs ont concouru cette année au deuxième Grand Prix littéraire Guérin, institué en 1985 par l'éditeur Marc-Aimé Guérin dans le but « d'encourager, par l'attribution d'une bourse de \$ 5,000, la littérature francophone du monde entier ».

Sous la présidence de M. Guérin, le jury, composé de Gilles Archambault, Marcel Dubé, Réginald Hamel, Alice Parizeau et Alain Pontaut, choisira parmi huit finalistes et proclamera le nom du lauréat lors d'une réception au café de l'Opéra, rue Bishop à Montréal, le mercredi 4 novembre à 17 h. En 1986, l'éditeur avait reçu quelque 25 manuscrits.

Élections à l'Union des écrivains québécois

L'UNION des écrivains québécois (Uneq) tenait, le samedi 24 octobre, son assemblée générale annuelle à Montréal. Des élections ont eu lieu et le nouveau conseil d'administration est composé de :

- | | |
|-----------------------|--------------------|
| Suzanne Robert | Wilfrid Lemoine |
| Jocelyne Gervais | Pierre Nepveu |
| Almanzor | Denis Bilodeau |
| Ratopoulos | Cécile Grenier |
| Réjean Beaudoin | et Dinu Bumbaru |
| Jacques Dufresne | Danielle Pigeon |
| Jacques Folch-Ribas | René Lapierre |
| Luc Noppen | François Rémillard |
| Paul Faucher | |
| Jean-Pierre Issenhuth | |
- CHRONIQUES**
Une nouvelle récolte de romans québécois
Les brigades de Brian De Palma et de Stanley Kubrick
Les divagations de l'amateur de musique
L'année du cambozola
- LECTURES**
Dante lu par Jorge Luis Borges
La cathédrale d'Odysseus Elytis
Les portraits de Joseph Roth
- « POUR NON-LISEURS »**
Luisa Futoransky Une anthologie « royale »
Stein Steinarr François Gravel
Gilles Archambault Mario Luzi

LIBERTÉ 173

ARCHITECTURE



LES LIEUX QUI NOUS HABITENT

octobre 1987 5\$

Je désire ce numéro, ci-joints 5 \$

Je désire m'abonner à LIBERTÉ, ci-joints 20 \$

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Code postal.....

Tango volé

LE PEINTRE montréalais Stelio Solé nous signale une étrange affaire : deux exemplaires d'un recueil à tirage limité de poèmes de Gérard Godin, *Le Tango de Montréal*, illustré de lithographies originales de M. Solé, ont été subtilisés récemment dans un entrepôt de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Chacun des exemplaires de ce livre d'artiste, publié par les Écrits des Forges, portant une dédicace personnelle, on se demande comment le filou amateur de belles oeuvres pourrait le revendre au Québec. Une enquête est en cours.

Faut LE DEVOIR pour le croire!

ÉCRITS DES FORGES
C.P. 335
Trois-Rivières, G9A 5G4

nouveautés

GARDEZ TOUT de Yves Boisvert

SUITE CONTEMPORAINE de Jean-Paul Daoust

TIMBRES de Guillevic

DES NOIRCEURS DU CORPS de Louis Jacob

TALC COULEUR Océan de Jacques Josse

AU PLAISIR de Gilbert Langevin

PARI de Jean Leduc

MONTRÉAL BRÛLE-T-ELLE? de Hélène Monette

SURSIS de Alphonse Piché

GATIEN LAPOINTE: L'HOMME EN MARCHÉ de Bernard Pozier

L'ACCELERATEUR D'INTENSITÉ de André Roy
Gagnant du Grand Prix de Poésie de la Fondation Les Forges 1987

L'APPRENTI FOUDROYÉ (poèmes 1966-1986) de Franck Venaille

POÈTES QUÉBÉCOIS CONTEMPORAINS collectif de 27 poètes sur vidéo
réalisé en co-édition avec le Collège de Ste-Foy

et REVUE DES FORGES, no 23

VIENT DE PARAÎTRE

INTRODUCTION AUX ÉTUDES PASTORALES
par Marcel Viau

Cet ouvrage vise un double objectif: faire connaître les sources d'où origine la réflexion actuelle en pastorale et présenter les avenues dans lesquelles s'engagent les études pastorales pour les prochaines années. *Introduction aux études pastorales* est sans doute le premier volume en langue française qui fait un tour d'horizon aussi complet des différents courants occidentaux de la pastorale depuis le Concile.

232 pages * 9,95\$

SURVIVRE AU DEUIL
Intégration de la perte
par Isabelle Delisle

Chaque personne, un jour ou l'autre, se trouve confrontée aux différents visages du «deuil». *Survivre au deuil* constitue un guide précieux pour une authentique ouverture sur la réalité de la perte. L'expérience de la perte se transforme en expérience de croissance, elle nous «apprend à être».

256 pages * 12\$

MARIE, REINE DE LA PAIX, DEMEURE AVEC NOUS
Témoignages pour Medjugorje
par Guy Girard, Armand Girard, Janko Bubalo

Ce livre n'a aucunement la prétention de devancer le jugement de l'Église sur Medjugorje, mais il recueille toutes les données qui peuvent éclairer ce phénomène mystérieux et pourtant chargé de promesses spirituelles. Il s'agit de témoignages de très haute qualité spirituelle en faveur des apparitions de la Vierge à Medjugorje.

232 pages * 15\$

En vente chez votre libraire habituel

ÉDITIONS PAULINES 3965, boul. Henri-Bourassa est
Montréal, Qc. H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341

« Donner naissance à des choses grandes et imparfaites »

DES CAILLOUX BLANCS POUR LES FORÊTS OBSCURES
Jovette Marchessault
Montréal, Leméac
1987, 165 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

JOVETTE MARCHESSAULT écrit pour les *happy few*. J'imagine que ce n'est pas par choix. Comme Jeanne, l'écrivain narratrice de son nouveau roman, elle ne saurait se soustraire à ce qui est à la fois un appel et un besoin. Appel impérieux des forces vives de la nature, des bêtes et du rêve séculaire de l'harmonie entre l'homme et la femme. Besoin d'une voix de se faire entendre, d'une musique de se développer dans une exigence absolue. Sous l'étiquette de roman (mais ça ne veut plus rien dire), elle raconte un moment dans la vie de cette Jeanne écrivain, dans sa retraite des Appalaches, où elle fait face à la mort de celle qu'elle aime, cette Noria descendue du ciel en aéroplane. Devant la mort, tous les humains redeviennent des enfants. Elle les renvoie à leur passé, cherchant, comme le petit Poucet, les cailloux blancs qui les ramènent à la

maison des origines. « [...] les pages qui suivront sont le fruit d'une longue et lente compréhension. [...] Je suis en train d'affronter le jugement de ma propre conscience dans la réminiscence de tout ce que j'ai fait depuis que j'ai été incarnée sur la terre. »

L'histoire de Noria est parfaitement rocambolique. Fille du Lion de Bangor, un médecin chercheur éminent, et d'une pionnière de l'aviation, elle eut un enfant dont le Ku Klux Klan s'est emparé et qui est mort comme cobaye de la science. Noria, dans les dernières années de sa vie, quand elle se fut réconciliée avec son père, se consacra avec lui à la mission de soustraire à la torture les animaux de laboratoire. Cela, Jeanne ne l'apprendra que petit à petit. Ce sont les cailloux qu'elle retrouve un à un, mais c'est le chemin qui compte : le voyage intérieur de l'écrivain, « les questions de la douleur et [...] de l'écriture ».

Les détails anecdotiques ne sont qu'alibis pour ces grandes questions, de la vie, de la mort et de l'écriture dans toute sa belle vanité, qui sont posées. Les réponses, qui ne peuvent être qu'exploratoires, sont tournées vers un avenir à inventer. Jeanne est lesbienne et cela lui donne une position privilégiée pour scruter l'avenir à faire et identifier les portes à ouvrir pour y accéder. Le décourage-

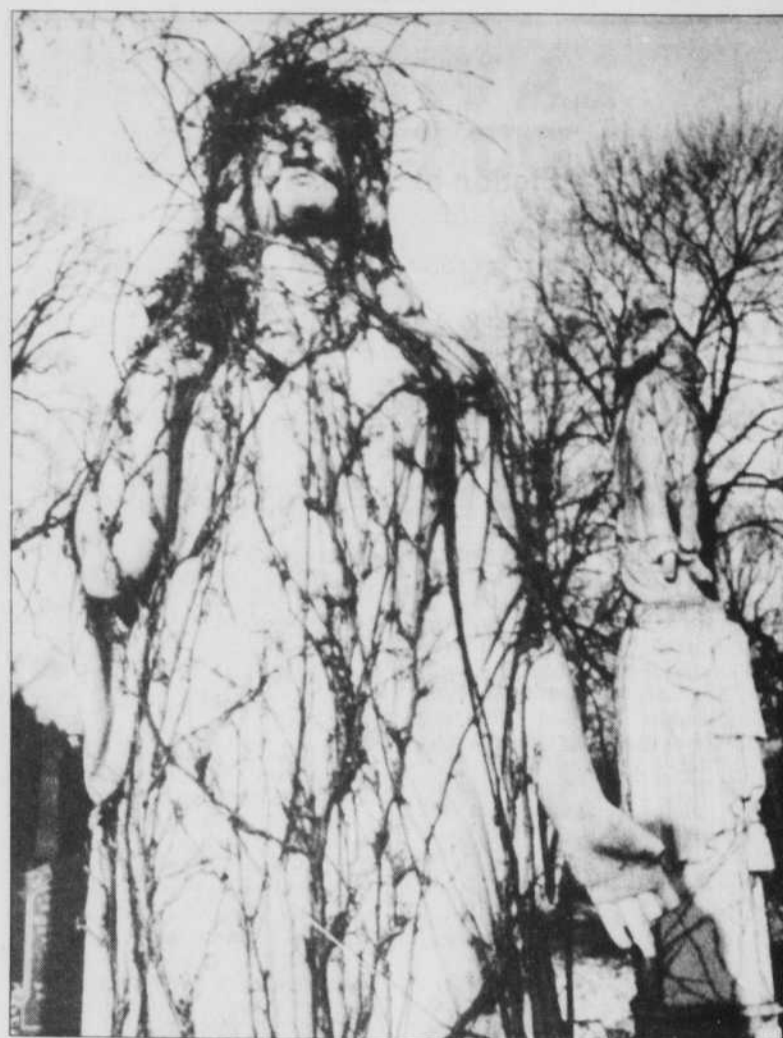
ment pousse parfois des nuages épais dans cet horizon. Jeanne a connu une époque où la libération semblait si proche, faisable. Puis, elle a connu le désenchantement de la réalité qui ne se transforme que petit à petit.

À ce vieux médecin qui a affronté le défi de la science comme une lutte à gagner et que Jeanne rencontre au moment où il est devenu un homme dépouillé de tout, qui se tourne vers la tendresse, elle demandera, à la fin : « Lion de Bangor, nous vos enfants, de qui ou de quoi sommes-nous les héritiers ? — Vous Jeanne, et tous ceux et celles de votre génération, vous êtes les héritiers du changement. Vous allez inventer et imaginer de nouveaux rapports entre les femmes, les hommes et tous les règnes de la terre. »

Ce roman est d'une lecture exigeante. Par son contenu et par sa forme. Comme un oratorio qui ne s'écoute pas d'une oreille distraite, il marie le théâtral et le lyrique, et demande qu'on s'y investisse totalement. À ce prix, il emmène le lecteur, la lectrice, dans un espace neuf, où, au balcon de l'avenir, on courtise le vertige. Il en émane une sorte de panthémisme matérialiste qui cherche la voie de l'humain entre l'infiniment petit et ses obscures prescriptions génétiques, et l'infiniment grand qui nous contemple du fond de l'azur.

Je pourrais tout de suite nommer trois livres qui, dernièrement, m'ont parlé des mêmes choses, autrement. Heureusement, ces choses-là ont besoin d'être dites de mille façons. Celle de Jovette Marchessault est lyrique, pleine de vibration poétique dans la description et de solennité théâtrale dans les dialogues, nourrie par une mise en cause de l'écriture, des propositions sociologiques et psychologiques à la mode et de la petite histoire des féministes *ante- et post-MLF*.

Ce qui fait de son roman une nourriture substantielle, mais au goût rare. Tel qu'il ne pourra rejoindre que ceux et celles qui ont développé ce goût et, au premier chef, ce public qui, depuis quelques années, apprécie son théâtre. Quand la mort du genre est proclamée, Jovette Marchessault le fait éclater à sa façon et nous livre des pages rutilantes. Qu'est-ce qu'un roman ? Jeanne répond : « C'est plein de petits feux vifs capables de donner naissance à des choses grandes et imparfaites. » Et qu'est-ce qu'un écrivain ? « Quelqu'un qui se joue constamment des scènes et qui prend le premier café du matin avec des bribes de phrases effilochées dans sa tête. Quelqu'un qui se promène dans l'énergie du monde avec laquelle elle converse, s'expédie et rompt avec fracas. » C'est un chant rauque et grave.



Un chant rauque et grave...

PHOTO ALGIS KEMEZY

École buissonnière

L'ACADÉMIE DU DÉSIR
Michel Khalo
Montréal, VLB éditeur
1987, 279 pages

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

AVANT de nous entraîner dans le labyrinthe de la fantaisie et de la parodie, *L'Académie du désir*, de Michel Khalo, nous offre une visite de la Haute-Ville de Québec qui est un pur plaisir. J'ai rarement lu de si belles pages sur le jardin des Gouverneurs, la terrasse Dufferin, sa balustrade à laquelle tant d'amoureux et d'amoureuses se sont appuyés, regardant couler les eaux du fleuve en espérant que leur bonheur serait éternel.

Ce roman pourrait être classique. Voyons l'ouverture où l'on se prend à rêver de la petite Madeleine proustienne. « Depuis mon retour à Québec, tard chaque soir, j'entreprends une longue promenade à travers le labyrinthe des rues de la Haute-Ville. Au cours de ces heures où les échos de la mémoire ne sont pas étouffés par le bourdonnement de la vie extérieure, je me remets à vivre plus intensément — dans le recueillement. »

ment. »

Et puis, une fenêtre s'illumine à un étage supérieur du château Frontenac, laissant apparaître un torse nu dans l'entrebâillement des volets. Tout peut dès lors arriver. Le meilleur et le pire. À l'image de la vie, le roman se construira entre le grave et le loufoque, entre le rire et l'utopie. On aime ou on n'aime pas ce genre de roman. Si l'on attend une intrigue suivie qui roule parfaitement sur ses rails, entraînant avec elle des situations, des attitudes dont la progression évolue selon les règles de passions cohérentes, on risque de décrocher vite.

Mais, si l'on croit le mot de Flaubert voulant que « tout ce que l'on invente est vrai », on prendra sans doute le tournant, quitte à rater quelques virages lorsqu'on ne sait plus trop si l'on se trouve dans un roman policier, un roman sentimental, le pastiche ou la dérision heureuse et débonnaire d'un écrivain qui aime jouer avec les mots et piéger les

identités. Car ce meurtre qu'aurait perpétré Raoul Vianney sur la personne du docteur Vincent Zachée n'est, finalement, qu'un prétexte à insérer de multiples tiroirs dans une intrigue

que l'on déconstruit à mesure. Prétexte pour nous introduire, par exemple, dans la maison de passage Marat fréquentée, nous assure-t-on, par Peter Elie Hotte, où se trouve une femme superbe qui ressemble à la Maja nue de Goya. Prétexte encore pour nous livrer des fragments de journal intime, ou pour nous refiler des recettes culinaires aux appellations des plus séduisantes : le gâteau d'omelette aux deux mousses, les artichauts farcis Isabelle, les ortolans au Château-Christian, etc.

On aura compris que, pour rédiger un tel texte, il faut de l'humour, des lettres, de la culture, une certaine naïveté perverse dont on ne sait trop si elle est feinte ou réelle. Car ces pé-

ripéties amorcées, puis aussitôt déviées par une pirouette, permettent tout de même d'exposer ses vues sur le temps, l'amour, l'art d'aimer, de lire ou d'écouter de la musique. De toute évidence, on connaît Barthes, Couperin, la Kabbale, des classiques et plus encore, sans dédaigner pourtant l'école buissonnière.

Souhaitez-vous être lu ? C'est une autre histoire. Dans un pays où le marché du livre est étroit, on peut se permettre toutes les extravagances et tous les plaisirs. Mais ce premier roman de Michel Khalo donne envie d'en lire un deuxième pour voir, simplement, ce qui se passera alors. Rien du tout, ou mer et monde. Je serais tout de même étonnée que ces

Rectificatif Roger Viau

LA FAMILLE de Roger Viau nous signale que la photo utilisée dans cette page, samedi dernier, pour illustrer une recension de Jean-François Chassay sur le roman *Au milieu, la montagne*, n'est pas celle de l'écrivain disparu. Nous regrettons notre méprise et signalons à nouveau que la réédition d'*Au milieu, la montagne* vient de paraître aux éditions de l'Hexagone, dans la collection « Typo ».

questions de Coleridge, rapportées quelque part, n'y trouvent pas quel- que écho ou quelque éclaircissement !

« Si un homme traversait le paradis en rêve, qu'il reçut une rose sur son passage et, qu'à son réveil, il trouve cette fleur entre ses mains... que pourrait-il en déduire ? Où commence vraiment le rêve et où s'achève l'emprise de la réalité ? »

Pour transformer l'essence même de la pensée

Notre surréalisme remonte-t-il à 1837?

SURRÉALISME ET LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE
Histoire d'une révolution culturelle
André-G. Bourassa
Montréal, Typo, 613 pages

LES ESSAIS

LORI SAINT-MARTIN

PARU pour la première fois en 1977, l'essai d'André-G. Bourassa nous fait redécouvrir un mouvement qui a éclairé la « grande noirceur » duplicitaire en faisant jouer les couleurs et les formes. Malgré des points communs, « surréalistes » (regroupés autour d'Alfred Pellan) et « automatistes » (fidèles à Paul-Émile Borduas) formaient alors deux noyaux distincts, dont on retrace ici les hauts faits : manifestations culturelles, expositions, revues, sans parler des manifestes, dont le plus célèbre demeure évidemment le *Refus global*. Non sans audace, Mme Bourassa fait remonter les débuts du surréalisme à 1837, « date du premier roman et de la première rébellion au

Québec ». Pour séduisante que soit cette idée, les preuves avancées pour démontrer qu'il existe des traits « pré-surréalistes » chez Philippe Aubert de Gaspé fils, Nelligan ou Crémazie ne résistent à l'examen que si l'on est prêt à élargir considérablement (quitte à la diluer) la notion de surréalisme.

Pour les générations suivantes, l'importance du surréalisme ne fait pas de doute : on n'a pas fini de parler de Borduas, de Claude Gauvreau, de Paul-Marie Lapointe et des autres.

L'approche d'André-G. Bourassa relève surtout de l'histoire littéraire. L'analyse des textes eux-mêmes se limite, en général, à la recherche d'influences (tel poème « rappelle », « fait penser à » tel autre).

Ce gros livre possède tout le sérieux voulu (plus de 600 pages, près de 1,400 notes), mais se lit presque comme un roman : défile devant nous une époque passionnante, où des peintres et des écrivains s'appliquent non seulement à renouveler les formes, mais aussi à changer le monde en transformant l'essence même de la pensée.

Alain Emmanuel Dreuilhe CORPS À CORPS

CORPS À CORPS
ALAIN EMMANUEL DREUILHE



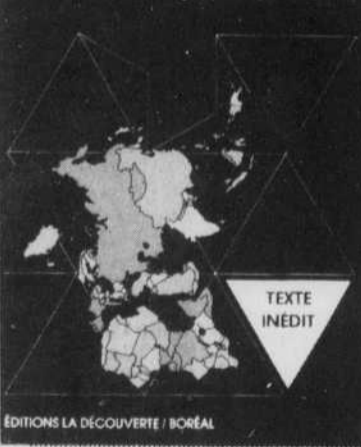
Alain Emmanuel Dreuilhe vit avec le SIDA. Réflexion autour de sa maladie, son journal de sidatique est d'abord ce cri de vie : il refuse le verdict de mort que le sens commun fait d'emblée peser sur tous ceux frappés par cette épidémie. Il est en guerre, défendant son corps comme sa patrie, prêt à tout pour combattre le joug étranger du virus.

« L'intelligence du propos et le grand talent d'écrivain d'Alain Emmanuel Dreuilhe font de *Corps à corps* un livre en tout point remarquable (...) Un écrivain à découvrir ! » (Christiane Charette, *Bon Dimanche*)
GALLIMARD/LACOMBE
En librairie à 19,95\$

Quelle est la capitale de la Somalie ?
Quelle était, en 1986, la population de la Thaïlande ?
Un livre et un seul répond à toutes vos questions sur le monde actuel, c'est
L'ÉTAT DU MONDE

L'ÉTAT DU MONDE
1987-1988

Annuaire économique et géopolitique mondial



AUTOMNE

BORÉAL

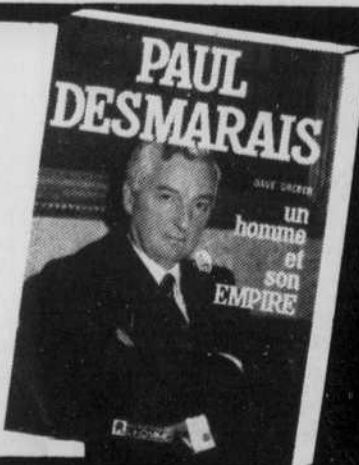
Procurez-vous l'édition 1987-1988 chez votre librairie, ainsi que le questionnaire et les règlements du grand concours
ÉTAT DU MONDE
qui pourrait, sur les ailes de CANADIEN INTERNATIONAL, vous mener au pays de vos rêves.

Ce concours est organisé par
LES ÉDITIONS DU BORÉAL
en collaboration avec

Canadien LE DEVOIR **1987** MF
BORÉAL

PAUL DESMARAIS

COMMENT PAUL DESMARAIS EST-IL DEVENU L'UN DES HOMMES LES PLUS PUISSANTS DU PAYS?



DAVE GREBER

LE PORTRAIT D'UN HOMME FASCINANT. SON ASCENSION FULGURANTE DEPUIS SA MAINMISE SUR POWER CORPORATION.
352 pag 19,95 \$

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

QUÉBEC

Jean-Paul Lefebvre, *Entre deux fêtes*, Stanké, 227 pages.

SUR LA PAGE couverture, le titre est inscrit entre deux têtes : celles de Jean Lesage et de René Lévesque. Ces deux figures rappellent des moments essentiels dans l'évolution du Québec : la Révolution tranquille et la prise du pouvoir par un parti indépendantiste. C'est de cette période de profondes transformations (à partir de l'éclatement du Parti libéral du Québec en 1966) que l'auteur représente au comté d'Ahuntsic à l'Assemblée législative nous entretient dans cette chronique humoristique. Une première partie, écrite sur le vif entre 1966 et 1970, a été à peine retouchée. La seconde partie a été écrite au fil des ans.

MÉMOIRES

Jehane Sadate, *Une femme d'Égypte*, les Presses de la Renaissance, 519 pages.

CETTE FEMME fut au cœur des événements les plus marquants des dernières années. On n'a qu'à penser à la guerre des Six Jours et du Sinaï, à l'affaire de Suez, à la révolution nassérienne, à Khadafi, à l'Iran du chah et de Khomeini, à la paix toujours précaire avec Israël, etc. En livrant l'histoire de sa vie personnelle, la femme du prix Nobel de la paix 1978 montre l'autre côté des choses : l'influence d'une femme dynamique sur les destinées d'un pays.



BIOGRAPHIE

Franz-Olivier Giesbert, *Jacques Chirac*, Seuil, 446 pages.

CONTRADICTOIRE à l'excès, ce Jacques Chirac. Tellement que c'est un journaliste de gauche qui lui consacre une première biographie. Qualifiée de « bulldozer » par Pompidou, Chirac écrit des poèmes en cachette et pleure comme un veau pour ses amis malades. Le personnage hors du commun a fasciné l'auteur de la biographie qui avoue candidement : « Il (Chirac) n'était pas celui que je croyais. Il était à la fois meilleur et pire. »

ROMAN

Ronald Lavallée, *Tchipayuk ou le chemin du loup*, Albin Michel, 504 pages.

CETTE SAGA des Indiens métis du Canada au XIXe siècle, publiée en France, a été écrite par un francophone du Manitoba. Elle raconte les aventures du « sang-mêlé » Askik Mercredi, fils d'un courrier de la Compagnie de la baie d'Hudson. Une enfance dans la nature, à l'indienne, et une éducation scolaire chez les pères de Montréal fournissent les antagonismes de la vie de cet homme à l'image de son pays.

John Steinbeck, *Le Règne éphémère de Pépin IV*, traduit de l'américain par Rose Celli, Lieu commun, 162 pages.

C'EST en 1956 que l'auteur des *Raisins de la colère* a écrit cette farce. Il voulait portraiturer la vie politique française sous la quatrième République. Il ima-



gine qu'une querelle partisane pousse les partis de l'Assemblée à rétablir la royauté. C'est presque par hasard que le trône échoit à Pépin Arnolphe Héris-tal, propriétaire d'une petite vignette à Sancerre, descendant lointain de Charlemagne. Toute une série de péripéties plus farfelues les unes que les autres permettent à Steinbeck de parodier la société française d'alors et peut-être d'aujourd'hui.

HAMBURGERS

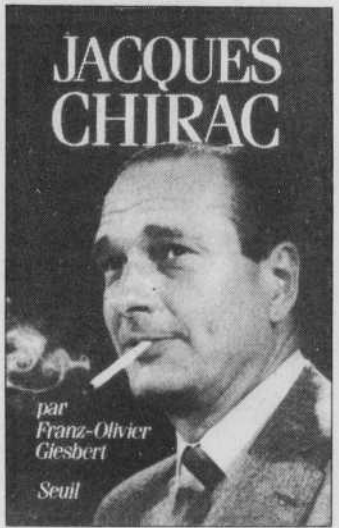
John F. Love, *Sous les arches de McDonald's*, les éditions de l'Homme, 330 pages.

SAVIEZ-VOUS que les inventeurs du fast-food sont les deux frères McDonald, Maurice et Richard ? Saviez-vous que les restaurants McDonald's ont servi plus de 55 milliards de hamburgers depuis leurs débuts ? Saviez-vous que 96 % des consommateurs américains sont allés au moins une fois au McDonald's en 1985 ? Qu'en 1982, McDonald's ravissait à Sears le titre du plus important propriétaire d'emplacements commerciaux au monde ? Qu'avec plus de 500.000 employés, c'est chez McDonald's qu'un Américain sur 15 obtient son premier emploi ? Que Fred Turner a succédé à Ray Kroc à la tête de ce vaste empire ? Vous apprendrez tout cela et bien d'autres choses dans ce livre décrivant une des multinationales les plus puissantes au monde.

HOMOSEXUALITÉ

Christine Heron Stockton, *Lettres de la main gauche*, traduction de Francine Saïa, Guy Saint-Jean, 110 pages.

CES LETTRES et extraits de journal fictifs décrivent la vie des lesbiennes. Tous les problèmes d'adaptation et d'acceptation sont ainsi abordés directement.



PASSE-TEMPS

Marthe Faribault-Beauregard et Ève Beauregard-Malak, *La Généalogie, retrouver ses ancêtres*, les éditions de l'Homme, 190 pages.

COMMENT dresser un arbre généalogique ? Où chercher, ici ou là, à l'étranger, les sources de renseignements ? Quelle différence y a-t-il entre une généalogie linéaire et une généalogie ascendante totale ? Quels sont les problèmes qu'on rencontre habituellement dans sa recherche d'un ancêtre ? Autant de questions qui trouvent leurs réponses dans ce petit livre bien conçu.

Quand le cliché concerne tout le monde

« To be or not to be » en 1995

EN ATTENDANT LA FIN DU MONDE
Tim O'Brien
traduit de l'américain par Bernard Ferry
Paris, Presses de la Renaissance
1987, 365 pages

LETTRES AMÉRICAINES

MONIQUE LARUE

« SUIZ-JE fou ? » Comme le premier homme, ou comme le dernier, celui qui s'interroge ainsi creuse un abri. Un abri nucléaire, dans son jardin. Sa question reste cruciale, et partagée par le lecteur, jusqu'à la toute fin. Ainsi se maintient le suspense : « To be or not to be », en 1995.

À 12 ans, en 1958, quand déjà il construisait un abri atomique sous la table de ping-pong, cet individu était-il fou ? Allez savoir quand ça a commencé. Peut-être est-ce que c'était cette histoire de système CONELRAD pour la défense civile, l'interruption des émissions de radio pour brouiller les systèmes de détection ennemis, les images de bombes II dans *Life*, le strontium 90 dans le lait, les exercices d'alerte dans les écoles ?

Pour l'enfant de la tété, la cellule familiale, si paisible et chaleureuse fut-elle, n'est plus séparée de la folie du monde par une membrane étanche. L'histoire est le seul sujet. Et, en octobre 1962, l'histoire se détraque. « La crise des missiles à Cuba, je la passai rivé au siège des toilettes. »

En Occident, c'est la guerre froide. En Orient, 11.000 aides militaires

américaines sont déjà au Viêt-nam. Dans son patelin, un étudiant mal socialisé, allergique au sacro-saint base-ball et à une certaine *cheerleader*, consulte un psychotérapeute. Celui-ci s'avoue plus terrorisé que son patient : c'est une forme d'aide comme une autre. Reconnaître que la vie tient à un bouton pressé par le doigt d'un président fait du mot paranoïa un anachronisme. « Kennedy et Khroutchev, ces gars-là, c'est pas des fantômes. » La folie est dans leur camp. Mais jusqu'à quand ?

« Automne 1964... des avions de chasse au-dessus du golfe du Tonkin. » À l'université, c'est la paix en temps de guerre. Plus isolé que jamais, l'enfant du siècle tient solidement le petit fil de sa raison. « Je n'étais pas fou. Je ne m'effilochois pas. J'ai tenu bon tout seul au cours de cette longue première année... À la cafétéria j'avais ma table à moi tout seul... »

1966, le moment vient d'agir. « La bombe est réelle », affiche-t-il sur le campus. Indifférence et mépris accueillent l'initiative. Puis un noyau de marginaux « conscientisés », comme on disait alors, se forme. La prestigieuse *cheerleader* rejoint le camp. L'heure est à la politisation.

« Viêt-nam : le mot lui-même a fini par devenir un cliché. » Mais, en 1967, ce n'est pas encore le temps des métaphores. Il faut réellement désertier, abandonner la légalité, en ne sachant si c'est lâcheté ou courage. Après la clandestinité à Key West, se retrouver dans un autre enfer militaire, un camp d'entraînement à Cuba, mitrailleuse au poing. Alors, se désengager. « Quand on est sain d'esprit, on distingue la folie. Quand on distingue la folie, on a peur. Quand on a peur, on devient fou. » D'autant plus



Dans le delta du Mékong, en 1967 : « Quand on a peur, on devient fou. »

qu'une fatale poétesse, qui ne respecte pas le sens des mots, s'insinue dans cette vie.

« 1969... Jane Fonda battait l'estrate, Kissinger se livrait à des coups tordus, tandis que Hoffman, Rubin et Dellinger semaient la pagaille sur la voie publique. Au Viêt-nam, les soldats américains étaient plus de 540.000 ; à Paris, les négociations traînaient en longueur. » Quand celles-ci aboutissent, c'est la fin des « années politiques ». L'équilibre de la terreur s'installe sournoisement.

L'amnistie, accordée en 1977 par Carter, est loin d'apporter la paix au narrateur. Impitoyablement repoussé par la vie jusqu'aux derniers retranchements, il fera littéralement subir les affres de sa propre terreur à sa petite famille. Sa femme se défend en écrivant des poèmes. Mais « le monde est drogué de métaphores, dit-il à sa fille. La guerre nucléaire n'est pas un symbole ». Pour le prouver, devra-t-il réellement faire sauter son abri ? Est-il fou ?

On ne réussit pas toujours à oublier l'artifice qu'il y a à faire racon-

ter une histoire par un personnage au moment même où il la vit. Mais un ton de fin du monde, un savoir-faire de journaliste, une documentation serrée compensent la banalité de la narration.

Appartenir à une société qui a commandé l'histoire du monde durant la deuxième moitié du 20e siècle n'est pas le moindre des avantages dont tire naturellement parti Tim O'Brien. Quand un récit se trouve à émerger de la conscience d'un citoyen américain né en 1946, ses clichés sont les clichés de tous. L'avenir de la planète, la menace nucléaire, la catastrophe finale : rebattu, le sujet n'est pas battu pour autant. Vous pouvez vérifier auprès de quiconque à entre sept et 77 ans.

L'irréfutable logique de cette fulmination sera appréciée par tous ceux qui croient que, dans la démenche accélérée qui semble précipiter l'histoire contemporaine vers la guerre des missiles ou des étoiles, la raison est encore, pour l'être humain, le plus fragile et le plus précieux des biens.

La Chine d'hier et d'aujourd'hui

SUR LA MÊME LIGNE D'HORIZON

Zhang Xinxin
traduit du chinois par Emmanuelle Péchenart en collaboration avec Henry Houssay
Hubert Nyssen, éditeur, 1987
CONTES EXTRAORDINAIRES DU PAVILLON DU LOISIR
P'ou Song-ling
traduit du chinois sous la direction de Yves Hervouet
Paris, Gallimard, 1987

NAÏM KATTAN

UN JEUNE homme et une jeune fille font connaissance, s'aiment, décident de se marier, se marient. Quelques années plus tard, ils découvrent que les rêves et le désir qui les ont unis les séparent et rendent leur union impossible. Ils décident de se séparer. Voilà une histoire devenue banale qui se passe sous tous les horizons. Or il s'agit de la Chine d'aujourd'hui. Le garçon, jeune dessinateur, est obsédé par l'avenir qui se traduit pour lui par une carrière. Il est prêt à des compromis, à faire tirer des ficelles, à faire intervenir des amis, des parents, pour arriver à ses fins. Sacrifierait-il son art ? Peut-être. Qu'importe. Il y songera plus

tard, une fois la réussite atteinte et le succès obtenu. La jeune fille s'occupe de lui, l'entoure de son affection, mais elle aussi poursuit une voie. Elle passe des concours, elle est en train de devenir cinéaste. On projette son premier film. Son mari est indifférent à sa carrière. Il n'a pas le temps. Il n'a pas de loisir. Il est obsédé par sa propre carrière. Les conditions de vie sont-elles plus difficiles à Pékin qu'ailleurs ? Certes. Et la réussite est plus dure à atteindre, mais le chemin qui y mène est semblable partout. La jeune femme se sent abandonnée ; elle serait prête à sacrifier sa propre carrière si le jeune homme s'occupait un peu plus d'elle, répondait à son besoin de tendresse, à son appel à l'amour. Mais il n'a pas le temps. Il ne lui reste à elle qu'à suivre son propre chemin.

Zhang Xinxin est une jeune romancière. Elle parle de sa vie et, surtout, de sa génération. Elle est d'abord un écrivain sensible qui capte une humeur et qui sait la traduire. Elle a su surtout trouver le ton et épouser le rythme, non seulement du déroulement d'une vie quotidienne, mais du va-et-vient des sentiments, des ambiguïtés du désir, de l'impossible équation entre rêve et volonté.

P'ou Song-ling est un écrivain du 17e siècle. Fils de marchand, il franchit à 18 ans le premier obstacle sur la route du mandarinat, l'examen du bachelier. Puis, pendant 30 ans, il cherche sans succès à passer l'examen provincial de licence. Dans cette attente, il s'applique à des petits travaux et à sa passion d'écriture.

Le recueil de ces contes extraordinaires constitue un genre littéraire moins connu en Chine que celui des grands romans réalistes. On raconte que P'ou Song-ling s'asseyait dans la rue devant sa maison et invitait des passants à partager son thé ou son tabac. Il leur faisait raconter des histoires extraordinaires qu'ils connaissaient. Il a recueilli ainsi un nombre considérable de récits dont ce recueil constitue un choix. Il s'agit toujours de personnages réels qui mènent une vie quotidienne quasi banale et voici soudain qu'intervient le fantastique qui bouleverse leur existence. Ils aiment une femme et se rendent compte qu'elle est, soit une fée, soit une renarde réincarnée. Les potions, les plantes jouent un grand rôle pour changer le déroulement d'une vie.

À travers ses contes, P'ou Song-ling dresse un miroir de la société chinoise de son siècle : mariages arrangés, prédominance de l'autorité familiale, difficultés de l'amour. Dans maints récits, la femme épousée se transforme en mégère acariâtre, qui bat son mari, le torture, le maltraite et s'acharne surtout sur la concubine. Il semble surprenant que ce soit toujours les hommes qui apparaissent comme victimes. Des hommes, presque toujours des lettrés, cherchent dans la prison familiale une ouverture. C'est la concubine dont le charme agit instantanément et qui se révèle n'être qu'une fée.

Ce n'est point un hasard de découvrir une parenté entre ces deux livres. La tradition familiale est certes forte en Chine, mais tout aussi fort ce désir d'affranchissement et d'expression libre de l'amour.

LETTRES ÉTRANGÈRES

Un paradis couleur d'enfer

BÉTULIA
Gemma Salem
Paris, Flammarion, 1987

ODILE TREMBLAY

N'HABITE pas Bétulia qui veut. Seuls les excentriques, les malheureux, les artistes s'adaptent au magique domaine embroussaillé, surgi de l'imagination de Gemma Salem.

À travers son dernier roman, cet auteur d'origine turque a composé une ode à la folie douce, à la marginalité triomphante. Elle brosse un décor enchanteur puis y laisse s'agiter une faune hurlante, superbement désordonnée. Bétulia est le royaume de Léon, un garçon de 13 ans qu'un père indifférent abandonne aux mains d'intraçables voisins. Mais ceux-ci ont beau être des

farfelus de tout poil, du moins lui ouvrent-ils leurs bras. Au milieu des joutes épiques qui opposent les inséparables Cul et Chemise, des chagrins d'une vieille femme qui va mourir d'amour et des confidences d'un musicien solitaire, Léon découvre enfin les joies de la vie familiale.

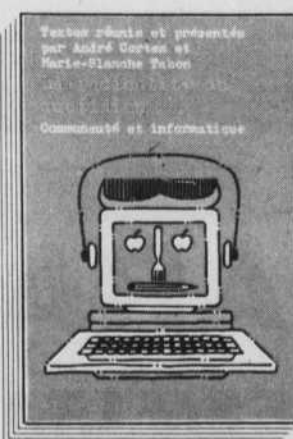
Bétulia est un roman d'amour entre un demeuré et un enfant négligé, et un roman dont l'humour féroc n'efface pas la tristesse. En jouant avec *maestria* de tous les contrastes, Gemma Salem crée une œuvre dont l'immense tendresse se découvre petit à petit, ensevelie à prime abord sous des tonnes de pudeur grinçante. De paradoxe en paradoxe, rien d'étonnant à ce que le paradis qu'elle nous dessine ait parfois les couleurs de l'enfer.

Nouveauté vlb

LA RADICALITÉ DU QUOTIDIEN

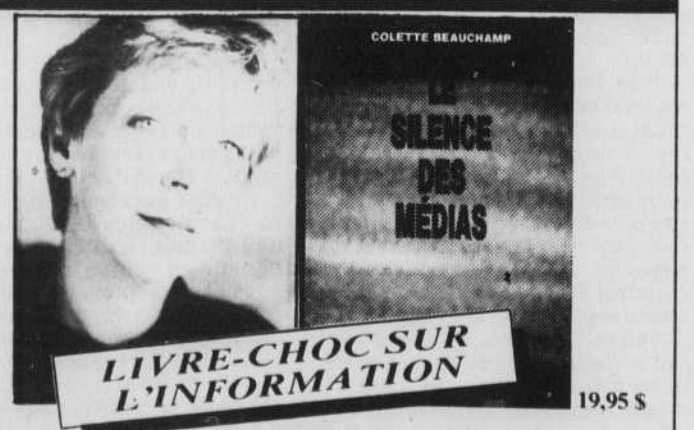
Textes présentés par André Corten et Marie-Blanche Tahon

Une réflexion sur le quotidien et la communauté, et sur l'émergence, avec l'informatique, d'une nouvelle culture. Des réflexions signées par Françoise Collin, André Corten, Ferenc Feher, Paolo Virno, Marcel Fournier, Guy Ménard, Hocine M. Benkheira, Marie Roué, Yolande Cohen, Daniel Cohn-Bendit, Agnès Heller, Henri Lefebvre, Pierre Lévy, Marie-Blanche Tahon, Gilles Zénon Mahéu, Franco Piperno, Warner Rammeret, Serge Proulx, Rudy Lelouche et Serge Ouakine.



vlb éditeur

la petite maison de la grande littérature



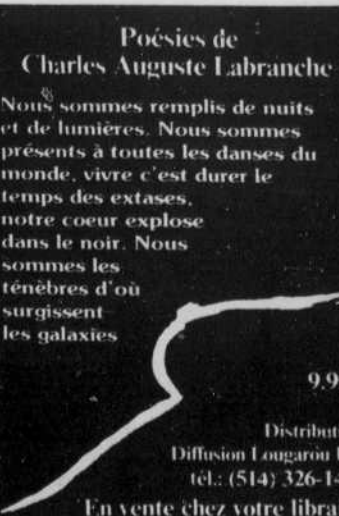
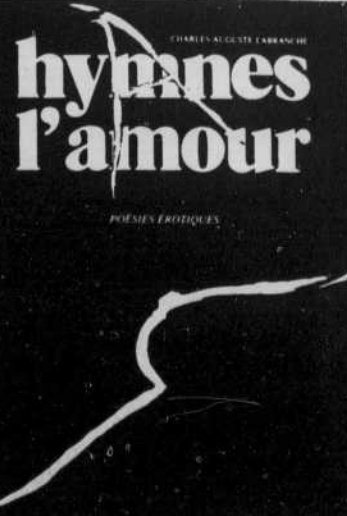
LE SILENCE DES MÉDIAS

de la journaliste Colette Beauchamp

Une critique radicale du journalisme tel qu'il se pratique et des pouvoirs qu'il dessert. Un livre qui répond à ces questions : Comment fonctionnent les médias ? Sont-ils au service de la population ? Quelle est leur influence sur notre vie de tous les jours ?

« L'auteur apporte ses réponses aux grandes questions touchant la liberté de presse, l'objectivité, le rôle du journaliste dans la société, témoignant à tous égards d'une profonde puissance de réflexion. Une réflexion qui en dérangera plusieurs, c'est certain. »
Francine Montpetit, *La Presse*, 14 octobre 87.

les éditions du remue-ménage



Quand fouiller le désert devient sujet de roman

DÉSERT PHYSIQUE
Alain Nadaud
Paris, Denoël, 1987, 223 pages

LE FEUILLETON
LISETTE MORIN

C'EST Jean-Jacques Brochier, du *Magazine littéraire* (lui-même auteur d'un des romans de la rentrée : *L'Hallali*, chez Albin Michel), qui affirmait, l'autre jour, que « les romans sont les tragédies de notre époque ». Au temps de Racine, les héros de tragédie étaient des rois et des reines. Aujourd'hui, les romanciers « ennoblissent » leurs personnages en leur conférant des destins singuliers : hier, chercher une étoile dans les espaces sidéraux (*Autopsie d'une étoile*, de Didier Decoin); aujourd'hui, fouiller le désert à la recherche d'une... bibliothèque. L'archéologie est donc le sujet de la « tragédie » que nous conte



PHOTO JACQUES ROBERT / Denoël
ALAIN NADAUD.

Alain Nadaud, sous forme de journal, dans *Désert physique*.

L'aventure du narrateur et de la mission archéologique qu'il mène, avec un chef d'expédition qui fut son maître autrefois, est à la lettre tragique. Le lieu de leurs fouilles — une région désertique à la frontière de ce qui semble l'Irak et l'Iran (ces pays qui entrent en guerre n'étant, cependant, jamais nommés) — est menacé de tous côtés et de toutes les façons : par des fonctionnaires tatillons qui ralentissent leurs travaux, par le dur climat du désert, par les populations autochtones suspicieuses et bientôt franchement hostiles.

Ce qu'on cherche, avec une passion que le style du romancier rend avec une grande efficacité, c'est une bibliothèque. À partir de quelques tablettes d'argile, et, bientôt, la découverte d'une grande statue, le narrateur-chercheur se convainc qu'il est sur les lieux de la légendaire bibliothèque de Sakkayah-Iptah. Mais, au fil des jours, de nombreuses épreuves attendent ce narrateur, qui re-

vient à son journal comme à une bouée de sauvetage. Une rencontre, qui devient une véritable passion amoureuse partagée, avec une belle et jeune habitante des marais voisins des lieux de la fouille, se termine dans le drame : la fascinante Leïla aura la gorge tranchée par un coreligionnaire fanatique; le maître et compagnon de celui qui tient le journal, Sébastien Derain, subissant le châtiement qu'on aurait pu croire réservé à l'amant; la malaria s'acharnant par la suite à détruire physiquement l'archéologue, seul désormais pour mener à bien la mission; et, comble de malheur, la guerre qui menace de tout saborder, et le projet des fouilles et les découvertes précieuses qu'elles ont déjà permis d'engranger.

Difficile, dans un bref résumé, de rendre compte du climat angoissant de ce journal. Seul dans le désert, le héros d'Alain Nadaud se délirait, en écrivant, des misères innombrables qui l'accablent, trompe cette solitude mortelle en rédigeant, quand la fi-

vre lui laisse quelque répit, l'histoire de l'expédition, répondant ainsi à la fameuse interrogation de Rainer Maria Rilke : « Mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ? »

Le sujet de cet ouvrage me semble être tout ensemble une sorte d'initiation à l'archéologie et une protestation contre la mort qui rôde. Ce que le narrateur espère, en rédigeant son journal, c'est laisser une sorte de testament. Mais, dans le suspense véritable que constitue *Désert physique*, le lecteur sera tenu en haleine jusqu'aux dernières pages, à la date du 16 décembre, qui marqueront à la fois la fin de la mission et une extraordinaire conclusion, en forme de feu d'artifice.

C'est un fort beau roman que vient de signer à Alain Nadaud. L'inquiétude, l'angoisse, le découragement qui étouffent son héros, il parvient à nous les communiquer, sans artifice, par la magie d'une écriture qui confine parfois au dépouillement, donc qui épouse étroitement les tribulations du personnage. Le désert lui de-

vient, malgré tout, familier, presque fraternel dans l'impossibilité où il se trouve de partager l'émotion de ses trouvailles ou la déception de ses échecs. Et, symboliquement, celui qui tient le journal est à la recherche d'une preuve... écrite de la vie des hommes qui vécurent là, il y a des millénaires. C'est l'espoir de trouver ces tablettes d'argile, couvertes de caractères « lisibles », qui le fait rêver sous « la lune qui s'altardait, immobile et à demi inquiétante, derrière un étrange moutonnement de petits nuages noirs... »

Un livre envoûtant, qui nous change des petites histoires des portinéraires de la vie littéraire parisienne. Un roman inattendu et... rassurant quant à l'avenir de la littérature romanesque.

« La parole écrite est fidèle »

TEXTES POUR UN POÈME
1949-1970
Andrée Chéhid
Flammarion, coll. « Poésie », 1987, 301 pages

LETTRES FRANÇAISES
CLAUDE BEAUSOLEIL

POÈTE, dramaturge, romancière, Andrée Chéhid a pratiqué tous ces genres, avec bien ancrée la mémoire d'une origine. Égyptienne d'ascendance libanaise, Andrée Chéhid a choisi l'exil. Les mots étant réellement le territoire qu'elle habite, elle écrira que « le mot fascine le poète seul capable de le mener à sa propre profondeur ».

C'est sous le curieux titre de *Textes pour un poème* que l'auteur regroupe ses recueils antérieurs, écrits et publiés entre 1949 et 1970. « La parole écrite est fidèle » dira Andrée

Chéhid et partout en effet dans ces pages on retrouve le même dépouillement, le même espace accordé à la parole comme support essentiel de la vie.

Cette poésie ne s'envole pas. Elle scrute mot à mot son habitat et dans l'exigence nomme ce qui reste quand on doit choisir sa voix parmi les souffles du monde. Je lis cette œuvre toute imprégnée de respect pour la parole, en devinant que ce qui la charme jusqu'au trouble c'est l'appel du silence. Non un silence abscond, mais d'une autre dimension faite de nuances et de secret. En guise d'ouverture à cette rétrospective, Andrée Chéhid nous donne la tonalité dans laquelle elle désire inscrire son travail : « La Poésie n'est pas refus ou survol de la vie; mais bien plutôt une manière de la multiplier, de rendre compte de sa largesse. Elle témoigne aussi d'une soif qui nous hante, d'un sens impénétrable qui nous tient en haleine, d'une densité que le quotidien dilapide trop souvent. »

Qu'importe les diverses époques

auxquelles appartiennent les poèmes d'Andrée Chéhid, il y a une forte unité qui se dégage de l'ensemble, comme si dès les premiers textes, l'auteur avait trouvé comment rendre sa vision des choses. « Derrière le visage et le geste / les êtres taisent leur réponse », ces deux vers de 1949 ouvrent le livre qui se refermera sur « Jamais ne tarira le battement sous l'écorce / Ni ma soif de le dire / Visage le plus nu », lignes écrites en 1970. Les titres des recueils rassemblés témoignent aussi de cette unité fondatrice de l'œuvre : *Textes pour une figure* (1949), *Textes pour le vivant* (1953), *Terre et poésie* (1956), *Terre regardée* (1957)... On retrouve dans ces parcours successifs la volonté d'indiquer la nécessité d'une conscience dont le poème peut dans la simplicité de l'écoute, donner une image souvent présentée en mouvement, comme s'il s'agissait pour Andrée Chéhid, d'abord et avant tout, de continuer : « Mais nous allons et nous allons / Vêtus d'ardeur, vêtus de nuit. / Comme si l'autre monde était le nôtre. »

Cette poésie en est une des sources, elle poursuit ses intuitions donnant surtout de l'espoir. Génèreuse elle ne craint pas la solitude, ce lieu où se forme le poème quand « l'accord est bref comme l'écho ».



PHOTO S. BASSOULS
ANDRÉE CHÉHID.

Condition de femme

GABRIELLE DAME DE BEAUCHANS
Marie-Thérèse Roy
Paris, La Table ronde, 1987, 405 pages

ALICE PARIZEAU

CERTES, le prix de la liberté de la nord-américaine est élevé, mais quand on retourne en arrière on ne peut que constater à quel point le jeu vaut la chandelle !

Gabrielle, dame de Beauchans vit au seizième siècle sa condition de jeune fille qui veut aimer. Née à Paris, elle sera mariée à un notaire, très provincial, qui a franchi le cap de la quarantaine et qui est déjà, pour elle, adolescence encore, un homme vieux. Gabrielle le déteste, il se venge, elle a peur de lui, il boit et au-dessus de tout cela plane l'ombre de la femme âgée, une laissée pour compte qui règne sur la domesticité. Le véritable conflit, l'origine du drame, c'est cette haine que la soeur du notaire éprouve à l'égard de sa belle épouse, l'usurpatrice !

Les personnages sont bien campés et l'intrigue se déroule selon une logique parfaitement convaincante. L'amour romantique a moins d'importance dans tout cela que des considérations sordides qui dominent l'existence de Gabrielle qui ne peut ni travailler, ni se libérer d'aucune autre façon de l'emprise de sa belle-soeur.

Ce n'est pas un roman féministe, toutefois, dans le véritable sens de ce terme, mais plutôt la reconstitution

historique d'une période où la malaisance des mâles était liée avec la cruauté des familles. Gabrielle doit gagner de haute lutte le droit élémentaire de refuser sa porte à l'homme volage et de préserver sa fierté. Les scènes de violence sont rares, mais on la sent néanmoins présente dans ces relations entre conjoints incapables de communiquer entre eux et de comprendre à quel point les liens qui les unissent sont artificiels.

Marie-Thérèse Roy sait retenir l'intérêt du lecteur de la première à la dernière page, mais on peut lui reprocher de relater les grands événements du règne de François Ier d'une façon qui ne reflète pas pleinement leur importance. En fait l'héroïne du roman prend trop d'espace pour permettre à la romancière de traiter des enjeux de cette période de l'histoire de France d'une manière satisfaisante pour ceux qui ne la connaissent pas. Femme, la belle Gabrielle ne participe pas aux débats et aux conflits politiques puisqu'elle est condamnée à vivre retirée. Les hommes qu'elle croise, étudiants, commerçants, notaires, vivent les événements locaux, se soumettent aux règles et aux coutumes, mais leurs préoccupations sont limitées. C'est un univers dont les horizons sont aussi étroits que l'existence même de la femme au foyer et le mérite de la romancière consiste à les montrer tels qu'ils sont. Dès lors, il est fort possible que des descriptions plus longues et plus fouillées de la politique de François Ier introdui-

raient dans l'histoire de Gabrielle un élément artificiel et lui enlèverait cette fraîcheur et cette spontanéité qui la caractérisent. Vivantes, visuelles en quelque sorte, les scènes se succèdent et on a l'impression en refermant le roman qu'il pourrait inspirer un très beau film.

Il n'est pas inutile de mentionner, en outre, que la romancière a réussi à maintenir dans ses dialogues un ton qui correspond à celui de l'époque, et cela sans exagérations inutilisées. Les répliques courtes, cinglantes au besoin, sont crédibles.

« Que vous ayez des maîtresses, soit. N'y trouveraient à redire que leurs maris... » dit Gabrielle à Alexandre. « Mais que sous mes yeux ou presque, vous couchiez avec votre servante, et que je voie de jour en jour enfler son ventre, ne me convient pas ! »

« Me feriez-vous l'honneur d'être jalouse, madame ? », lui demande ironiquement Alexandre.

Dans tout roman historique c'est un tour de force que de ne jamais rompre le rythme de la phrase par des expressions trop modernes qui par définition sont bien faites pour surprendre désagréablement le lecteur. Ce roman de Marie-Thérèse Roy témoigne en somme de son souci d'authenticité, de son talent de conteur et de sa capacité d'investir beaucoup de travail dans son écriture, autant au niveau des dialogues que des descriptions des lieux et des paysages.

Une romancière à découvrir et une carrière littéraire à suivre...

La bonne littérature chez vlb

Dany Laferrière
Éroshima
Un livre qui parle de la mémoire et du désir, de l'horreur de la Bombe et de la beauté de la culture. Un beau succès littéraire par l'auteur du célèbre roman *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*.
174 pages — 12,95 \$

Une idée de La Vie en rose
Qui a peur de?...
Quinze nouvelles écrites par autant de femmes. Une invitation à une aventure peu banale, à un jeu littéraire qui procurera un indéfinissable plaisir de lecture. Qui est qui derrière ces écritures différentes?
146 pages — 12,95 \$

Daniel Gagnon
La fée calcinée
Un livre éblouissant et unique dans le genre: une femme, passée de vie à trépas, est condamnée par la Mort, ici personnifiée, à flotter entre la réalité de son cadavre et celle de son mari, qui l'a tuée, et qu'elle attend de l'autre côté des choses.
116 pages — 11,95 \$

Arturo Penon et Javier Garcia Mendez
Petite histoire du bandonéon et du tango
Le tango est à la mode, c'est plus qu'une simple danse, c'est devenu un style, un mode de vie. Mais qui sait d'où vient cet instrument qui l'a popularisé, le bandonéon. Ce livre nous fournit tous les renseignements et les plaisirs pour mieux apprécier le tango.
144 pages — 9,95 \$

Et dès le 23 novembre...
L'ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE DE LA SAISON!
Myriam première
de Francine Noël
Voici enfin la suite du roman à succès *Maryse*. Les personnages ont vieilli, les enfants ont grandi, mais toujours le même humour, toujours le très grand talent de cette grande écrivaine. LE ROMAN DE NOTRE ÉPOQUE! Réservez votre copie dès maintenant chez votre libraire!

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Deux prix Nobel à Paris

PARIS (AFP) — Joseph Brodsky, prix Nobel de littérature 1987, Czesław Miłosz, lauréat de la même distinction en 1980 et l'écrivain Milovan Djilas, ancien « dauphin » du maréchal Tito, font partie des quelque 100 intellectuels qui doivent participer, du 19 au 21 novembre, à un colloque international intitulé « Forum de Paris », contrepoint du « Forum de Moscou » organisé en février 1987 par

Mikhaïl Gorbatchev. Ce colloque, organisé conjointement par le *Pen Club*, l'Internationale de la résistance (organisation qui rassemble des exilés politiques connus) et la revue *Continent*, a pour titre général : « Littérature au-delà des frontières » et sera axé sur l'idée de la résistance des intellectuels au pouvoir.

Dans l'esprit de ses organisateurs,

MM. Alexandre Blokh, secrétaire international de l'organisation littéraire *Pen Club*, et Vladimir Maximov, président de l'Internationale de la résistance, le « Forum de Paris » est une « réponse » sans ostracisme au « Forum de Moscou » de février dernier. Les invitations adressées aux écrivains soviétiques sont restées sans réponse, selon les organisateurs.

LE SEXE DES ÉTOILES
roman
Monique Proulx
vient de paraître
328 pages, 16,95 \$
QUÉBEC AMÉRIQUE

LE SEXE DES ÉTOILES
Monique Proulx
Une littérature insolite, imagée comme nulle autre pour les mots et le ton unique qu'elle véhicule, pour l'intensité particulière qui en émane...
Une œuvre qui provoque le plus grand enchantement.
QUÉBEC AMÉRIQUE

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 31 octobre de 14 h à 16 h
LOUIS-MARTIN TARD
Il y aura toujours des printemps en Amérique
aux Éditions EXPRESSION

Mardi 3 novembre de 17 h à 19 h
MICHEL BÉLAIR
Idéal Standard
DANIEL MARCOUX
Les Interdits
PAULE SAINTE-MARIE
Madame Bourdon
Guérin Littérature

Jeudi 5 novembre de 19 h à 21 h
CLAIRE LEJEUNE
Âge poétique, âge politique

• l'HEXAGONE
Vendredi 13 novembre de 17 h à 19 h
HEINZ WEINMANN
DU CANADA AU QUÉBEC

• l'HEXAGONE
Samedi 14 novembre de 14 h à 16 h
JEAN-LOUIS BAUDOIN
Catherine Labruse-Riou
Produire l'homme de quel droit?
Puf

Vendredi 27 novembre de 19 h à 21 h
VICTOR LÉVY BEAULIEU
Héritage
Stanké

Samedi 28 novembre de 14 h à 16 h
MONIQUE PROULX
Le sexe des étoiles
QUÉBEC AMÉRIQUE

Samedi 5 décembre de 14 h à 16 h
DENISE BOUCHER
Lettres d'Italie
• l'HEXAGONE

de 9 à 9
362 jours par année
1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669



DANS LES POCHEES

GUY FERLAND

CRI

Marie-Claire Blais, *Le Sourd dans la ville*, Stanké, coll. « 10/10 », 231 pages.

UN SEUL mot résume ce paragraphe de plus de 200 pages : intériorité. Toute l'action se déroule à travers les perceptions qu'ont les personnages des moindres choses. Et la mémoire vient à la rescousse du manque d'action pour rappeler la douleur de vivre. L'angoisse qui étreint les personnages, les tord de douleur tout en les empêchant de crier, est très bien rendue par les longues phrases qui emprisonnent les êtres. Par ces phrases sans fin qui finissent par nous envoûter, Marie-Claire Blais démontre, si besoin était encore, sa grande maîtrise de la langue. C'est vraiment un petit chef-d'oeuvre à hauteur de mort. Le livre, publié une première fois en 1979, est accompagné par une lettre de l'auteur, de photos tirées du film et des extraits de la critique, comme tous les livres de la collection « 10/10 ».



HISTOIRE

Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Folio, coll. « Essais », 211 pages.

CE VOLUME inédit rassemble divers textes parus en revue. Le grand historien traite de l'oeuvre de Michel Foucault, de Freud, de Lacan, du roman psychanalytique, de l'évolution de la psychanalyse, etc. Toujours avec perspicacité, Michel de Certeau pèse le pour et le contre dans la vaste aventure psychanalytique.

TRADUCTION

Julian Green, *Le Langage et son double*, traduit par Julien Green, Points littérature, n° 190, 401 pages.

LA TRADUCTION véritable est-elle possible ? On sait bien que non. Seule une approximation le plus près possible de la langue d'origine est faisable. Même un Américain, élevé en France, qui parle et écrit merveilleusement bien dans les deux langues (français et anglais) et qui se traduit lui-même, ne parvient pas à franchir le « mur du son » qu'est la musique d'une langue. Les textes, réunis pour la première fois dans ce recueil, traitent de ces questions. Les textes traduits en anglais ou en français, c'est selon, se font face comme dans un miroir déformant qui nous permet de juger immédiatement des modifications qu'apporte toute traduction.

POLITIQUE

Jean-Marc Pottier, *La Pensée politique de Gramsci*, VLB éditeur, coll. « Second souffle », 302 pages.

CET ESSAI, publié une première fois en 1970, est centré sur la notion d'intellectuel dans l'oeuvre de Gramsci. En se basant principalement sur *Les Cahiers de prison*, Jean-Marc Pottier cerne adroitement les rapports essentiels qu'entretient l'intellectuel (organique ou traditionnel) avec la société dans la pensée politique de Gramsci.

ROMAN

Yann Queffelec, *Les Noces barbares*, Folio, n° 1856, 344 pages.



vlb éditeur



CE ROMAN poignant, étouffant, intolérable par moments, a remporté le prix Goncourt en 1985. Un enfant innocent, Ludovic, aime une mère dénaturée et dépossédée d'elle-même. Un drame est à l'origine de cette frêle vie et un drame y mettra un terme. L'écriture de Queffelec est superbe, impeccable. Elle joue sur tous les registres. Un grand roman.

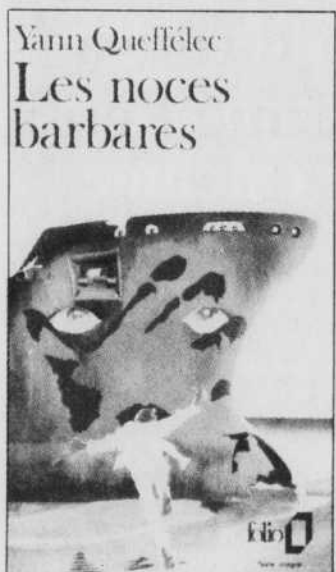
Tourgueniev, *Père et fils*, préface et traduction de Françoise Flamant, Folio, n° 1869, 314 pages.

ON CONNAÎT les thèmes prophétiques et toujours d'actualité de ce roman paru en Russie en 1862 : la naissance des idéologies, la crise de la culture, le phénomène nihiliste inspirateur du terrorisme, la faiblesse des technocraties utilitaristes, etc. Les questions existentielles sur le sens de la vie, à la lumière du progrès historique hégélien, en constituent la trame. Dans son excellente préface, Françoise Flamant restitue le contexte littéraire, sociologique et politique de la composition de ce chef-d'oeuvre.

AMOUR TOUJOURS

Noël Audet, *Ah, l'amour l'amour*, Stanké, coll. « 10/10 », 204 pages.

EN FAISANT le tour de la Gaspésie, deux jeunes apprennent à s'aimer dans un décor enchanteur. Une troisième personne viendra mettre à l'épreuve leur union. C'est un affrontement entre l'amour passion et l'amour qui dure. Dans son texte ajouté à la fin de cette réédition, Noël Audet met en perspective cet aspect de son roman : « L'absolu de l'amour est ce qui l'empêche de s'établir dans la durée. Par contre, les amours ordinaires ont la vie si dure qu'elles s'effilochent et s'étirent et ne lâchent pas. »



LA POISSE

Georges Arnaud, *Les Oreilles sur le dos*, 10/10, n° 1858, série « La Poisse », 191 pages.

UN CAMION file à toute allure sur une route accidentée. Ses passagers, des bandits sans scrupules, fuient le temps, l'espace et les emmerdements. Toujours plus loin, en avant, sans regard vers l'arrière. Ce premier roman de Henri Girard (Georges Arnaud étant un pseudonyme) fut refusé par les éditeurs, à la fin des années 40. Il faut dire que cet auteur avait un lourd bagage judiciaire : accusé de parricide, assassinat et vol, il a fait 18 mois de prison avant d'être acquitté. Si vous voulez perdre le souffle à 190 milles à l'heure, c'est le livre qu'il vous faut.

AFRIQUE DU SUD

J.M. Coetzee, *Michaël K., sa vie, son temps*, Points R292, 217 pages.

MICHAËL K. a beau cultiver son jardin, mais les affres de la guerre civile et la violence le séparent continuellement de sa terre. Il s'obstine, pourtant, à toujours revenir à son petit lopin de terre. Magnifiquement écrit, dans un style austère qui rehausse les horreurs décrites, ce récit est une admirable allégorie de la situation instable de l'Afrique du Sud et de la condition humaine prise dans le bourbier de la misère.

Le cinéma en pages

Du marxisme au matérialisme hystérique

LES MONDES D'ANDRÉI TARKOVSKI
Balint András Kovács et Akos Szilágyi traduit du hongrois par Véronique Charaire
L'Âge d'homme, 1987, 195 pages

EISENSTEIN
Dominique Fernandez
Paris, Ramsay coll. « Poche/Cinéma » 1987, 272 pages

LE MOUVEMENT DE L'ART
Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein texte établi par François Albera et Naoum Kleiman
Paris, éditions du Cerf coll. « 7e art », 1987, 288 pages

GLAUBER ROCHA
Sylvie Pierre
Cahiers du cinéma coll. « Auteurs », 1987, 254 pages

LES MARX BROTHERS
Yves Aliou
Paris, Édiilig, 1987, 143 pages

MARCEL JEAN

« L'ART cinématographique est sans doute le seul genre artistique de la Russie dont la naissance correspond à celle du nouvel État soviétique. » Voilà comment s'ouvre l'ouvrage que deux Hongrois, Balint András Kovács et Akos Szilágyi, consacrent au cinéaste soviétique Andréi Tarkovski. Auteur de huit films en 26 ans, Tarkovski a édifié, entre 1960 et 1986, l'une des oeuvres les plus imposantes du cinéma mondial. Pourtant, à ce jour, les éditeurs de langue française ne lui avaient pas fait une place à la mesure de son importance. En effet, seul un numéro monographique de la revue *Études cinématographiques* lui avait été consacré avant que paraisse, il y a quelques mois, *Les Mondes d'Andréi Tarkovski*.

Les premières pages de l'ouvrage de ces deux universitaires hongrois constituent une excellente synthèse des circonstances qui ont permis au cinéma soviétique de naître, au début des années 20. C'est donc à partir d'un contexte historique très précis que Kovács et Szilágyi abordent l'oeuvre du cinéaste, inscrivant ainsi

son travail « dans la continuité culturelle et spirituelle russe ».

Voilà le premier temps d'une démarche qui en compte deux, puisque, une fois cela fait, les auteurs s'arrêtent longuement sur les sept premiers films du cinéaste et démontrent, avec passablement de brio, ce qui fait leur singularité et leur grandeur. Expliquant comment l'auteur d'*Andréi Roublev* et de *Nostalghia* travaille en continuité avec la culture anté-révolutionnaire, expliquant aussi comment ses films sont uniques dans l'histoire du cinéma, Kovács et Szilágyi dissipent habilement le malentendu entourant les rapports entre Tarkovski et Moscou. Ni dissident, ni homme du régime, Tarkovski était, avant tout, un artiste, un poète s'exprimant dans un langage libre. C'est ce que l'on retient de l'analyse thématique et esthétique de son oeuvre.

Après avoir vanté l'intelligence et la densité du texte de Kovács et Szilágyi, deux réserves s'imposent. Elles concernent toutes deux le travail d'édition effectué à L'Âge d'homme. La première a trait, plus spécifiquement, à la traduction de Véronique Charaire. Pourquoi, dans le second chapitre, intitulé « Introduction à la poésie », avoir traduit « kinoobraz » par « image », alors que ce concept est déjà connu en français sous le nom de « figure cinématographique » ? Une telle traduction nuit à l'intelligibilité du texte en substituant un nouveau terme (qui a, en plus, le défaut d'être trop vague) à un autre que toute la critique francophone avait déjà adopté et largement propagé.

Quant à la deuxième réserve, elle porte sur le texte inutile et superficiel qui clôt l'ouvrage. Signé par Freddy Buache, directeur de collection chez L'Âge d'homme, ce texte n'amène rien et fait croire abusivement par son titre, « Andréi Tarkovski et *Le Sacrifice* », qu'il s'agit d'une analyse du chef-d'oeuvre du cinéaste. Il n'en est pourtant rien. Buache se contentant de survoler en une quinzaine de pages l'ensemble d'une oeuvre préalablement bien analysée par les deux Hongrois.



Le Sacrifice, d'Andréi Tarkovski.

Autre fleuron de la cinématographie soviétique, S.M. Eisenstein s'est vu consacrer, en 1975, une biographie signée par l'excellent Dominique Fernandez, déjà gagnant du Goncourt pour *Dans la main de l'ange*. Réédité récemment par Ramsay, l'*Eisenstein* de Fernandez est une psychobiographie, c'est-à-dire un ouvrage pensé pour « mettre en parallèle la vie et l'oeuvre, découvrir un traumatisme inconscient qui explique et l'une et l'autre » (p. 9). Il s'agit donc pour l'auteur de rechercher « les mobiles inconscients de la création, tous les mobiles, sans prétendre qu'ils sont tous d'ordre sexuel » (p. 10).

C'est après avoir éclairci ces « questions de méthode » que Fernandez s'attaque aux grands films d'Eisenstein, du *Cuirassé Potemkine* à *Ivan le terrible*. Il procède le plus souvent en relevant des éléments précis à l'intérieur d'une oeuvre (le piano dans *Le Cuirassé Potemkine*, les statues dans *Octobre*) et en reliant la présence de ces éléments à certains événements, à certains traumatismes de la vie du cinéaste. Il en résulte un livre d'une forme très libre, toujours éclairant et parfois délirant.

Cet ouvrage ne saurait, toutefois, se substituer à la lecture des écrits d'Eisenstein, car il est impensable de s'adonner à l'étude de la vie et de l'oeuvre d'Eisenstein sans considérer la somme extraordinaire de textes qu'il a laissés. Mémoires, notes, ouvrages théoriques, essais sur le théâtre japonais ou la peinture, les textes d'Eisenstein témoignent tous d'une érudition hors du commun et d'un véritable talent d'écrivain.

C'est pourquoi il faut souligner la parution récente, en français, d'un recueil de textes où Eisenstein confronte le cinéma et la littérature. Intitulé *Le Mouvement de l'art*, cet ouvrage fait suite à un autre publié en 1980, *Cinématisme*, où il traitait des rapports entre peinture et cinéma. Zola, Diderot, Shakespeare, Gogol, Dostoïevski, voilà autant d'auteurs dont Eisenstein traite en élaborant certaines notions essentielles pour qui veut comprendre sa vision du cinéma et de l'art en général.

On a dit de Glauber Rocha, cet imposant cinéaste brésilien décédé en 1981, qu'il était l'Eisenstein des temps modernes. La monographie qui lui consacre Sylvie Pierre dépasse cette simple comparaison pour

tracer un portrait, souvent captivant, de ce poète de pierre et de feu, cet artiste barbare qui marqua de manière indéfectible la montée des cinémas nationaux au cours des années 60.

Auteurs de films aussi brûlants que *Le Dieu noir* et *Le Diable blond*, *Terre en transe* et *Antonio das Mortes*, Rocha fut à la fois le chef de file et le théoricien du « cinema novo ». Dans son ouvrage, Sylvie Pierre raconte longuement sa vie mouvementée, faite de scandales et de coups d'éclat, avant de laisser la parole au cinéaste en reproduisant certains de ses textes portant sur le cinéma (*Esthétique de la faim*) ou sur d'autres cinéastes (Ford, Rossellini, Bunuel, Godard, Renoir). Quelques témoignages, venant d'horizons aussi divers que ceux du président José Sarney et du réalisateur portugais Paulo Rocha, viennent compléter l'ouvrage.

Bien écrit, de lecture facile et d'intérêt soutenu, le *Glauber Rocha* de Sylvie Pierre éclaire de manière brillante la vie et le rôle de l'homme, tout en laissant malheureusement trop d'ombre autour des films. Un exercice critique plus poussé aurait été souhaitable, dans la mesure où l'excellent *Glauber Rocha* de René Gardès, publié chez Seghers en 1974, est épuisé depuis déjà longtemps.

Pour ceux que les cinéastes marxistes, d'Eisenstein à Rocha, laisseraient de glace, rien de mieux qu'une initiation au matérialisme hystérique avec les Marx Brothers. À ce chapitre, l'ouvrage que Yves Aliou leur consacre est une bonne introduction. Très bien illustré, écrit avec beaucoup d'humour, l'ouvrage est en grande partie constitué d'une longue filmographie commentée qui analyse avec légèreté le travail des auteurs de *Duck Soup* et de *A Night at the Opera*.

Les Marx Brothers d'Aliou n'a pas la prétention de décortiquer en profondeur le comique des Marx (pour cela, mieux valent les ouvrages de Petr Kral sur le burlesque, publiés chez Stock), mais il représente le parfait ouvrage pour l'amateur qui désire retrouver, sous une même couverture, photographies, biographie et filmographie des célèbres frères. On y retrouve aussi, en prime, quelques morceaux choisis de l'oeuvre marxienne : la retranscription de 10 scènes tirées de leurs meilleurs films, de même que quelques lettres signées Groucho.

Blasons pour tous

NOBLESSE OBLIGE
Paris, Autrement
avril 1987, 208 pages

YOLAND SENÉCAL

LA CHAÎNE TF 1, récemment privatisée, présentait, il y a quelque temps, une émission consacrée à la monarchie. « La monarchie est une idée à la mode », affirmait l'animateur ; particulièrement en cette année du millénaire capétien. Mais il y a loin de la coupe (royale) aux lèvres. Quoi qu'il en soit, le présent ouvrage témoigne du regain d'intérêt pour les questions royales et nobiliaires, même s'il faut se garder de confondre noblesse et monarchie.

Revue « branchée » pourtant, *Autrement* ne s'en intéresse pas moins à la noblesse dans ce numéro spécial dirigé par Olivier Poivre d'Arvor et Yan de Kérohuen. « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la noblesse, et plus... » : ainsi pourrait se définir cet ouvrage. Ceux qui connaissent la revue en savent aussi la très belle facture.

Certes, sur 58 articles, il y a du bon et du moins bon. Mais on trouvera des prestations d'écrivains célèbres comme Michel de Saint-Pierre (qui vient de mourir), Philippe Sollers, Eugène Ionesco, Jean-Edern Hallier. Des témoignages, des articles historiques ou juridiques, des reportages sur les modes de vie, les lieux, la « snoblesse », une « psychanalyse du noble » font aussi partie, entre autres, du menu ; avec souvent cette ironie et cette désinvolture qui conviennent à *Autrement* Et également de l'émotion.

En une période où la noblesse a perdu, en tant que telle, tout pouvoir intrinsèque, *Autrement* se demande, par ailleurs, d'où provient ce désir de noblesse qui s'empare de plusieurs. Avec beaucoup d'ironie, on nous présente ce personnage de « candide » qui tente de s'intégrer à la caste nobiliaire...

Premières sensations

LE DÉVELOPPEMENT AFFECTIF DE L'ENFANT
Premières émotions, premiers sentiments
Stanley Greenspan et Nancy Thornndike-Greenspan
Paris, Payot, 1987, 318 pages

RENÉE HOUDE

QU'ON APPRENNE l'affectivité comme on apprend la grammaire, le piano ou le ski, voilà une vérité que l'on reconnaît de plus en plus. Le mérite du livre de Stanley Greenspan et de Nancy Thornndike-Greenspan est d'affiner notre compréhension de la maturation affective du nourrisson. Le titre anglais, *First Feelings*, est plus concret et plus révélateur.

Le livre s'adresse aux parents et décrit les différents processus visant à les aider à améliorer la qualité de leur soutien et de créer un environnement favorable. Le lecteur suit la

complexité des six étapes de développement : 1- l'éveil au monde extérieur et l'auto-régulation (de la naissance à trois mois) ; 2- la découverte de l'amour (de deux à sept mois) ; 3- le besoin d'un échange ; passage à la communication consciente (trois à dix mois) ; 4- l'accession à une conscience de soi organisée (de neuf à dix-huit mois) ; 5- l'émotion à l'abstraction (de dix-huit à trente-six mois) ; 6- penser ses émotions : les fondements de l'imaginaire, de la réalité et du respect de soi (de trente à quarante-huit mois). Les auteurs donnent beaucoup d'exemples, analysent les craintes des parents et proposent des suggestions sans jamais tomber dans le style « recettes ». Au contraire, ils nous rendent complices de tant de complexités. À lire par ceux et celles qui veulent comprendre comment cette boule de sensations qu'est le nouveau-né devient un être humain... (bien souvent) à leur image et à leur ressemblance.



« LE DEVOIR »
de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à : Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"
J'inclus 19,95\$ par exemplaire;
(3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM:.....
ADRESSE:.....
PROVINCE:.....
CODE POSTAL:.....
MODE DE PAIEMENT:
 Chèque American Express
 Master Card Visa
No. de carte de crédit:.....
Expiration:.....

LE PLAISIR des livres

Le sel d'un gentil sorcier

Soixante «radio-clips» de Fernand Seguin

LA BOMBE ET L'ORCHIDÉE
Fernand Seguin
Montréal, Libre Expression, 1987

JACQUES TREMBLAY

FERNAND SEGUIN transporte la science comme Obélix ses menhirs. Comme notre héros gaulois, il est tombé dans une potion bien spéciale quand il était petit, à l'époque des balbutiements de la culture scientifique des Québécois. Il se plaît à nous le rappeler dans quelques-unes des 60 chroniques qui composent son dernier ouvrage paru à Libre Expression, *La Bombe et l'Orchidée*.

Soixante chroniques, 60 nouvelles, 60 «radio-clips». À l'heure du «fast food», en voici du nourrissant, oeuvre d'un gentil sorcier qui ne cesse de faire des clin d'oeil au public conquis au fil de 40 années passées à lui raconter des histoires à la télévision. Même la photo de la page couverture, signée Mia et Klaus, nous le fait voir en G.S. (Gentil Sorcier). Sommes-nous le jour ou la nuit? D'où vient cette curieuse lumière? Sur la couverture, comme à l'intérieur, il semble qu'elle ne puisse venir que du dedans. Lorsque Seguin nous confie, en fin de parcours, qu'entre la bombe et l'orchidée, il choisit la fleur et qu'au-delà, c'est le parti de l'homme qu'il veut défendre, on comprend qu'il ne parle pas que de têtes et de jambes, mais d'émotions, de convictions et... d'inquiétudes.

Qu'il traite de biologie moléculaire ou d'immunologie, de génétique ou de physique nucléaire, qu'il assiste à un congrès d'imminents chercheurs ou qu'il nous fasse la lecture du *British Medical Journal*, Seguin parvient à nous faire partager les préoccupations des personnages «un peu fous» que sont les scientifiques.

Pourtant, tout son propos tend à déconstruire l'image du savant, héritée du cinéma de son enfance, sorte de «chaman» aux humeurs changeantes, tantôt bienveillant, tantôt machiavélique.

À la «louable curiosité scientifique» s'associent, en effet, les «illusoires tentatives» de tous ceux qui, à l'intérieur de la caverne imaginée par Platon (image chère à Seguin), dans le fond de leurs labos ou de leurs salles de travail, cherchent à décoder l'énigmatique processus de reproduction de l'orchidée ou à trouver l'ultime combinaison de particules qui rendra la bombe plus meurtrière.

À quelques reprises, Seguin empruntera la phrase de Paul Valéry: «La science est une série de recettes qui réussissent.» L'analogie peut s'appliquer à l'ouvrage de Seguin, qui réussit à faire de la majorité des «clips» de ce recueil des petits plats savoureux.

Il faut dire que l'assaisonnement, fait de pas mal de sagesse et d'un brin d'humour un peu noir, y est pour quelque chose. Concluant sa chronique sur une affliction qui touche surtout les adolescentes, l'anorexie, Seguin laissera tomber en conclusion: «Il existe des balances pour le poids corporel. Il n'en existe pas pour le poids de l'angoisse.» Ailleurs, refusant de jeter l'anathème à ce peuple inconscient des drames qui se jouent au-dessus de sa tête et qui menacent la survie de l'humanité, il écrira: «On ne peut guère le leur reprocher. En attendant de mourir (le plus tard possible!) des radiations nucléaires, des pluies acides, des B.P.C. ou de la destruction de l'ozone, ils aimeraient bien vivre en paix sans se préoccuper du surlendemain. Ils ont bien assez du lendemain (avec le loyer à

payer, le rhume du petit à soigner et les ennus du travail à surmonter).»

L'humour de Seguin s'inspire souvent d'anecdotes scientifiques. Abordant la maladie mentale, il rappelle la dispute de deux thérapeutes à propos d'une nouvelle boîte à électrochocs et cite le commentaire discret d'un vieux psychiatre: «Laissez faire, ce sont là des chicanes d'électiciens.»

À propos de la «carte génétique personnelle», qu'on pourra bientôt se faire constituer et qui comportera les indications des gènes morbides dont on sera porteur, elle «fera de nous un citoyen angoissé mais conscient des maladies dont il sera tôt ou tard affligé». Son cynisme est particulièrement grinçant à l'endroit de l'organisation scientifique de plus en plus bureaucratifiée. «On a tout lieu de croire qu'un projet de recherche présenté de nos jours par un individu de la taille de Newton, de Pasteur ou d'Einstein n'aurait guère de chance d'être accepté par la bureaucratie scientifique.»

Dans une entrevue récente, Seguin refuse de se considérer «à la retraite». Il se dit plutôt «en vacances, sans autre obligation que celles qu'il s'impose à lui-même...» Ne s'instruit-il pas, dans sa dernière chronique, à la fois contre l'uniformisation et contre les lois de la performance? «Tout se passe comme si la vie ressemblait à une course de fond: on a le droit de s'y écrouler en milieu de parcours, mais il est mal-séant de courir moins vite que les autres. Le ralentissement est mal-toléré.»

Voilà qui paraîtra suspect aux fanatiques de la performance qui ne s'intéressent qu'au peloton de tête sous couvert de recherche d'excellence.

LE 30 AVRIL 1987

une entente de principes est intervenue entre le fédéral et les dix provinces



LE 3 JUIN 1987

Le gouvernement du Québec a entériné l'accord



Le 26 OCTOBRE 1987

La Chambre des Communes à Ottawa a confirmé l'entente

ET VOUS ?

Vous devez vous faire une opinion

LISEZ

UN DOSSIER DU DEVOIR

LE QUÉBEC ET LE LAC MEECH



guérin littérature

480 pages
19,95 \$

Livre historique — Oeuvre indispensable
Collaboration Le Devoir / Guérin littérature
Distribution exclusive: Québec Livres

Le monde à portée de la main

L'ÉTAT DU MONDE 1987-1988
éditions La Découverte/Boréal
Montréal, 1987, 634 pages

JOCELYN COULON

RIEN ne réussit comme le succès, dit-on, et, pour cette septième édition, *L'État du monde* est à la hauteur de l'adage populaire. Son équipe rédactionnelle a produit plus de 600 pages d'information, de bibliographie, de statistiques, de tableaux et de cartes, tout cela relevé de caricatures du dessinateur Plantu, toujours aussi cinglant et dévastateur. Un bouquin compact, facile à consulter et qui vous met le monde à portée de la main.

Cette année, la section thématique est consacrée aux médias dans le monde. Comme dans bien des secteurs de l'activité humaine, la presse, écrite comme électronique, a dû affronter les affres de la modernisation et ses paris coûteux et risqués. La progression constante des heures d'écoute de la télévision n'a pas sonné le glas de l'écrit, comme bien des Cassandre le préoyaient il y a encore peu. Jamais les journaux n'ont été aussi populaires, recherchant maintenant un positionnement plus précis pour satisfaire leur clientèle. Les médias électroniques demeurent, toutefois, en tête de liste

des sources d'information pour le grand public, ce que soulignent les auteurs des articles sur la bataille de l'audiovisuel en Europe, les flux d'images et la prédominance du transistor en Afrique.

L'ouvrage s'ouvre sur une excellente analyse d'Alfredo Valladao sur les surenchères au désarmement entre l'Est et l'Ouest depuis un an, suivie d'articles sur les négociations du GATT, l'énergie, l'immigration, ce «défi aux sociétés occidentales», et le terrorisme mondial. Dans ce dernier article, Sven Ortoli décrit comment les terroristes d'aujourd'hui ont compris que «le message est le médium» en kidnappant des journalistes. Toute leur stratégie se résume maintenant de la manière suivante: «obtenir un maximum de publicité pour un minimum de risques.»

Comme *L'État du monde* est un ouvrage de référence, les deux tiers de ses pages sont consacrées à la description des 170 États souverains et 25 territoires non indépendants qui forment la planète. Daniel Latouche signe le texte sur le Canada, où il dresse un bilan fort sévère du gouvernement Mulroney malgré sa brillante performance au niveau économique. Ce constat «n'a d'autre explication que l'acharnement des membres du Conseil des ministres à s'impliquer dans des pratiques poli-

tiques douteuses et à susciter les accusations de corruption les plus diverses», écrit le célèbre analyste québécois.

Le lecteur trouvera plaisir à se renseigner sur des problèmes ou des phénomènes culturels, politiques et économiques aussi divers que les Tibétains, les manipulations génétiques, le *raï*, ce genre musical qui fait des ravages au Maghreb, le piratage industriel en Asie, ou la montée des Églises et des sectes afro-chrétiennes. À noter, un portrait fort intéressant de Raïssa Gorbatchev.

Faut
LE DEVOIR
pour
le croire!

estuaire
estuaire
estuaire

Les poètes en revue avec estuaire des lectures le premier dimanche de chaque mois à 17 hres au Mélomane

1er novembre
Élise Turcotte
François Charron
Anne-Marie Alonzo
Jean-Paul Daoust

7 décembre
Claude Beausoleil
Yves Boisvert

812, Rachel est (angle St-Hubert)
Montréal — Tél.: 526-9504

CAHIER SPECIAL CADEAUX LE DEVOIR

Le guide complet pour vos achats de Noël

- Bijoux • Cadeaux mode
- Gadgets utiles
- Jouets éducatifs
- Ordinateurs
- Produits de beauté
- Lingerie • Vins, etc...

Date de tombée: 18 nov.
Date de parution: 27 nov.
Réservations publicitaires:
(514) 842-9645

L'homme qui connaît son histoire est-il libre?



Jean
ETHIER-BLAIS
▲ Les carnets

COMME tous les peuples, nous sommes faits d'ombres et de lumières, qui assurent ses contrastes à notre physiologie. Mais, comme toutes les nations conquises par la force des armes, assujetties à des lois étrangères, culturellement aliénées, nous sommes devenus une nation tronquée. Ainsi, la plupart des Québécois croient mordicus que notre système de gouvernement, notre magistrature issue des partis, reliquats de la pensée politique anglaise, sont les meilleurs qui soient. C'est cela, l'aliénation. Nous souhaitons nous glisser dans la peau du vainqueur, devenir l'Autre; nous l'imitons, mais toujours mal, jusque dans notre façon de vouloir nous libérer. Dans un livre sévère et nuancé, *Du Canada au Québec. Histoire d'une géologie* (éditions de l'Hexagone, Montréal, 1987, 477 pages), Heinz Weinmann retracer les temps forts de notre histoire en fonction de cette aliénation. L'originalité de son livre réside en ceci qu'il accepte le principe que, selon un mécanisme récurrent, notre histoire se défait à mesure qu'elle se forme. Elle est fille des Parques, ces soeurs filandrières de La Fontaine, qui tissent et coupent le fil en même temps. Ce qui

revient à dire que notre déroulement historique est mimétique et que nous vivons l'histoire des autres. Il s'agit, bien sûr, d'un ouvrage d'interprétation et, à ce titre, il fourmille d'aperçus intelligents, souvent paradoxaux, qui remettent en cause l'interprétation traditionnelle de notre histoire. J'en retiens quelques exemples. Heinz Weinmann est d'avis que les Canadiens (c'est ainsi que s'appelaient nos pères) n'ont pris conscience historique de leur état de vassalité qu'après la rébellion de 1837. Si tel est le cas, pourquoi se sont-ils rebellés? Pour le plaisir de la chose? La révolte de 1837 est implicite dans les premiers discours de nos représentants en 1791. La conscience historique s'est peut-être étendue au peuple tout entier à la suite de la rébellion, mais l'attitude de nos dirigeants, dès après la Conquête, est sans équivoque. Ils luttent pour conserver l'acquis essentiel du Régime français, qui est l'identité nationale. En 1759, nous formions une nation, sans doute plus cohérente qu'aujourd'hui. Notre histoire est aussi la recherche de cette cohérence perdue. La rébellion de 1837 a mis fin au

règne d'une certaine élite d'hommes politiques de haut niveau intellectuel. En ce sens, l'expression « la tête de Papineau » dit bien ce qu'elle veut dire : nos chefs politiques après Papineau deviennent des hommes-troncs. Heinz Weinmann a raison d'écrire qu'après la rébellion de 1837, le conquérant anglais apparaît sous son vrai jour hégémonique. Il laisse tomber le masque. Mais le peuple ne savait-il pas, derrière ce masque, lire les traits véritables? La méthode d'analyse sociologico-sémantique qu'utilise Heinz Weinmann ne complique-t-elle pas indûment les choses? Les événements historiques, surtout lorsqu'ils ont valeur de symbole, n'aiment pas qu'on les fige dans un cadre. Heinz Weinmann est en terrain très mouvant lorsqu'il réinterprète notre histoire. Les traditions des peuples sont choses sacrées qui transcendent les approches freudiennes (contestables déjà au niveau de l'individu) et les décalques anthropologiques. Nous serions donc le seul peuple conquis sans subir le traumatisme de cette conquête. Je préfère la version traditionnelle qui veut que nos ancêtres aient utilisé à fond les déclarations libérales du gouvernement anglais pour atteindre à l'autonomie. La lutte d'un demi-siècle pour le contrôle de la Chambre figure dans cette évolution organique. 1837 en est l'apogée et cette défaite signifie surtout la débâcle d'une certaine classe dirigeante qui n'a jamais été remplacée. L'Église prend le pouvoir après

1837 et là, je suis l'analyse de Heinz Weinmann, comme il suit le déroulement des faits. Alors que, jusqu'en 1837, l'élite était laïque, elle devient soudain religieuse. Non sans derniers soubresauts de la part des perdants. Que l'Église ait bien ou mal joué son rôle pendant un siècle d'autorité contestée, l'avenir le dira. Ce qui est, à mon avis, essentiel, c'est qu'un énorme pan de la vie intellectuelle a échappé à la classe dirigeante non religieuse. Nos hommes politiques n'ont plus eu accès à l'univers total des idées, dans la liberté de penser, comme cela avait été le cas d'un Papineau. En sorte que l'habitude se prit d'hommes politiques parfois compétents dans une matière (essentiellement, le droit) mais, dans l'ensemble, sans vues générales et ignorants. Heinz Weinmann insiste sur l'importance de la symbolique de la décapitation dans notre histoire. Comme il a raison! Lorsqu'on décapite un peuple, on lui enlève son élite. Cela nous est advenu après 1837. Comme le roi de France allait directement au peuple en court-circuitant nobles et bourgeois, ainsi l'Église canadienne s'adressait directement à la nation, ayant forgé au cours des ans une pseudo-élite à sa botte. Après avoir attendu un siècle, cette pseudo-élite a pris le pouvoir à la faveur de la Révolution tranquille et de la démission de la classe dirigeante cléricalisée rongée de l'intérieur par l'ignorance théologique et les attrait du modernisme. Le contrôle des événements a vite échappé à cette nouvelle élite; son impréparation est apparue

dans toute son évidence. Nous savons ce qui a suivi : le vide idéologique que le FLQ a voulu combler par la violence (le mythe de Castro, entretenu par toute l'intelligentsia canadienne jouant ici le rôle de détonateur), l'hystérie collective s'emparant de la classe dirigeante incapable de trouver une solution politique à une crise politique; le recours à l'armée (pour rester fidèle au modèle sud-américain); la crainte religieuse du Grand Frère devenue méthode de gouvernement; enfin, toute cette débâcle de civilisation à laquelle nous assistons aujourd'hui, ce déni de l'histoire et des ancêtres. En somme, je tire les conclusions logiques des analyses de Heinz Weinmann. Elles permettront au lecteur de mieux saisir les composantes de sa propre conception de l'histoire. Heinz Weinmann, d'origine allemande, formé dans son pays et en France, vivant ici depuis vingt ans, admirablement intégré à notre milieu, nous voit, en quelque sorte, du dehors et du dedans. Il décrit la réalité qu'il perçoit, selon des schèmes qui ont pour lui une importance qu'ils n'auront peut-être pas pour ses lecteurs. Peu importe. Il oblige à réfléchir, à restructurer, à affirmer sa propre pensée. Ainsi, son approche de cette plaie douloureuse de notre nation, le blasphème, qui va chercher les racines de ce vice jusque dans la définition de nous-mêmes. Les peuples conquis, impuissants et ignorants, blasphèment. C'était le cas des Russes avant la révolution bolchevique. Trotsky a écrit là-

dessus des pages remarquables, qui s'appliquent au Québec de 1987. Heinz Weinmann démonte les mécanismes du blasphème québécois dans un contexte religieux. Bien sûr, il faut un Dieu au blasphémateur. Ceci dit, pour qui blasphème-t-on ici et pas ailleurs? Pourquoi les étudiants (en principe, scolarisés) blasphèment-ils tout autant que les ouvriers? Pourquoi les incroyants blasphèment-ils? Non pas pour désacraliser le sacré, mais pour protester, depuis les fondements mêmes de son être, auprès d'un Dieu cruel (et même si l'on ne croit pas à son existence), du sort injuste qui vous est fait. C'est pour adhérer à ce principe que l'étranger qu'une ville a mal accueilli lève le poing contre elle en la quittant. Question de liberté intérieure, de liberté de groupe, de niveau de connaissances, d'éducation, de culture. Nous aurons honte de nos origines françaises, nous parlerons mal notre langue, nous blasphèmerons, nous adorerons les faux dieux aussi longtemps que... Aussi longtemps que quoi? cher lecteur. Mystère et boule de gomme, dans la conscience de chacun, in cubiculo cum libro. Il fallait que je signale un peu longuement ce gros livre, qui suscitera force commentaires par son ton, son originalité, son approche nouvelle de notre processus historique. Heinz Weinmann croit que l'homme qui connaît et domine son histoire est libre, ou, du moins, qu'il peut le devenir. Avec quelle joie, dans notre cas, j'en accepterais l'angure!



Le Salon du livre de Montréal, édition 1986 : Thomas Déri espère atteindre cette année l'objectif de 80,000 visiteurs.

Probablement l'Espagne

Suite de la page D-1

son, puisqu'elle fut un jour le gymnase d'où devaient jaillir les étoiles. Quand Albert se cale dans son fauteuil, les Expos tirent déjà de l'arrière par deux points; sa bière n'aura pas le temps d'être tiède que les Cardinals auront rempli les buts à nouveau. « La nouille à Virton. » À la taverne près du bureau demain midi il dira que « le gérant a trop attendu ». C'est la sixième manche, Gullickson en arrache. Le petit gars le lui avait prédit... L'image de Marcel resurgit, mais imprécise derrière le nuage de charme. C'est l'allure, la présentation de ce garçon qui ont déjà tout gagné. Les qualités qu'Albert lui prête se présentent en cortège et évidemment dans l'ordre où il les vénère. Le jeune homme est bien élevé, poli, respectueux des gens plus âgés. Il a un grand sens des responsabilités malgré son jeune âge, déjà soucieux de faire le bonheur d'une femme. On sent que son sérieux vient de la dure école, qu'il a tiré fort depuis qu'il a quitté sa campagne. Plein d'énergie, travailleur honnête, il pense sûrement à une famille puisqu'il a préféré la sagesse de Montréal-Nord. Il sait déjà que le travail est un des domaines où seule la réussite compte, d'où l'obligation de plaire à ceux qui donnent de l'ouvrage. Sans oublier ce qui est loin d'être un détail : c'est une passion pour le sport qui dévore ce petit. Au moment où il ouvre une seconde bière, c'est aux parents inconscients, lointains, du jeune exilé à la ville qu'il songe et son cœur s'ouvre à la fierté et l'orgueil qu'ils doivent ressentir pour ce fils. Pêché d'envie, pêché capital. Albert Paradis n'évitera point le fossé ce soir, son délire l'y précipite. Ici, dans l'ombre qui baigne les angles de la pièce, la bête blessée peut sentir son mal. Le grésillement de la radio ne le dérange nullement, il le protège même. Si le son disparaissait, le silence monterait à l'assaut. Zabelle de la nouvelle chute de son mari. Le médecin a bien dit de sa dépression qu'elle ne le quitterait jamais tout à fait, confirmant ainsi la culpabilité de son patient. C'est normal quand on a raté la plus chère mission de sa vie et que l'éducation de son fils est un échec. Le temps a fait son œuvre. Albert peut maintenant regarder ce qu'il appelle sa faillite sans risquer de perdre la raison. Il pourrait même dire tout haut, s'il avait quelqu'un à qui le dire, qu'il se considère le seul responsable d'avoir fait rater la vie

dorée qu'il souhaitait à son unique descendant. Il n'a pas eu le choix, Zabelle ne lui a pas laissé le moindre alternative. S'il n'avait pas eu le courage de prendre sur lui le désastre, après la place première que le maître-mâle s'était arrogé dans l'éducation du fils, il aurait perdu Zabelle aussi. La mère non plus ne s'en est pas sortie indemne, loin de là. Les yeux d'Isabelle ont changé. Elle est meurtrie, quelque chose en elle pleure sans arrêt. « C'est ton gars », lui avait-elle dit en insistant durement sur le possessif. Ils revenaient au milieu de la nuit de la Cité de la santé où François agonisait d'une overdose. La phrase cinglante était semblable à celle qu'il utilisait d'un ton sans appel pour mettre fin à une discussion sur la manière d'élever l'héritier : « C'est mon gars ». Zabelle lui en voudra toujours de ce gâchis. Elle a parfois des regards, des phrases qui sont froids comme des lames. Heureusement, il la retrouve à l'occasion dans cette tendresse où leur amour s'est réfugié sans jamais connaître la passion. Maladroitement, sa femme ne semble plus avancer dans la vie qu'à tâtons, elle dérive rapidement comme lui vers plus d'alcool, et s'occupe à des dizaines de niaiseries pour tuer le temps. Il sait surtout, depuis toujours, que sa femme indispensable doit toujours remporter plus de victoires que lui s'il veut la voir continuer à jouer. Albert n'entend pas le bruit de la porte patio, celle qui coince au bas, mal posée, et glisse ensuite avec un bruit strident de métal frotté. Isabelle vient d'entrer une fois de plus du travail mal fait de celui qui prétend toujours savoir tout faire. Heureusement, les « vacances » approchent et l'expert pourra se faire valoir encore en corrigeant son bricolage. C'est une bise chaude qui accueille la femme lassée de broder et venue goûter à une première nuit tiède. On s'habitue à tout, même à ce que l'on n'acceptera jamais. Isabelle retrouve sans le voir dans la cour arrière de son bungalow de Laval le mauvais goût et les phobies de son mari, le jardin étant évidemment de sa juridiction. C'est lui qui l'a défiguré, encore plus laid qu'un cour dominant sur d'autres cours et sur des arrières de maisons attachés ensemble par les cordes à linge. Sur ce terrain, donc, que le sens de la propriété et le droit au bonheur ont morcelé de clôtures et de haies, Albert Paradis a laissé paraître une personnalité peu commune. En voyant l'aménage-

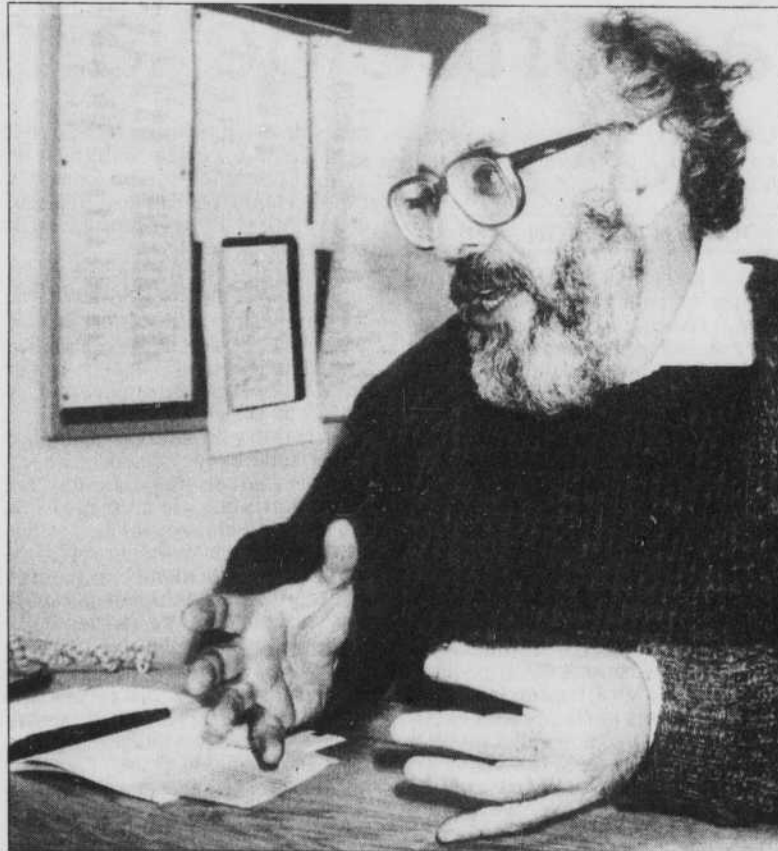
ment asymétrique, Madeleine avait un jour décrit à Isabelle son mari comme un « toqué ». Albert a en effet utilisé sa liberté de propriétaire pour établir des clôtures de différentes hauteurs avec ses voisins de gauche et de droite, selon le sentiment qu'il leur voue. Cela donne à l'arrière de la résidence un déséquilibre bizarre qui peut même provoquer une sorte de vertige. Isabelle n'ignore pas ce que cette particularité a déclenché des rigolades dans le quartier, sans que son mari s'en soit aperçu. Ainsi la haie qui sépare le bungalow de son jumeau de droite ne fait même pas un mètre. Albert s'entretient souvent de tout et de rien avec Francoeur, le voisin, entrepreneur-électricien, dont le fils, fou de baseball, fut jadis son protégé. L'entraîneur avait admiré le sérieux que mettait le jeune aux poids et halteres. Mais évidemment, « la maudite polyvalente » avait happé le garçon. Aujourd'hui, les deux familles continuent leur bon voisinage, et les Francoeur ont été d'une grande discrétion lors du drame maudit.

(Tous droits réservés 1987, éditions du Boréal.)

Thomas Déri et le Salon du livre de Montréal

Suite de la page D-1

littérature québécoise. On pense à celle d'Arlette Cousture dans *Les Filles de Caleb*, à celle de Louis-Martin Tard dans *Il y aura toujours des printemps en Amérique*, et d'autres qu'il sera intéressant d'entendre analyser par quelques experts : historiens, sociologues et autres log. « Comme vous voyez rien de spectaculaire ni d'extraordinaire », commente M. Déri qui espère atteindre l'objectif de 80,000 visiteurs... s'il n'y a pas de tempête de neige ou autre... imprévu. À en croire M. Déri, les nouveautés, elles seront nombreuses l'année prochaine, le salon de 1987 servant en quelque sorte de charnière entre la décennie qui se termine et celle qui commencera en 1988. « Nous avons de nombreux projets d'expansion et le prochain salon pourra accueillir une certaine de participants de plus. Nous occuperons toute la Place Bonaventure, soit un surplus de 40,000 pieds carrés en aires d'exposition. Si bien que nous ne serons pas contraints de refuser des exposants, comme c'est le cas présentement. » Le Salon du livre a un budget de \$500,000 régi par une corporation formée du Conseil d'administration et d'un comité exécutif présidé par lecrivain Roch Carrier. Il emploie cinq personnes de façon permanente dont le directeur général. Ses sources de revenus émanent d'une subvention annuelle de \$80,000 du ministère des Affaires culturelles, de la location des stands, de la billetterie (\$3 le prix d'entrée), de la commandite, de la publicité. Le budget de dépenses comme celui des revenus se chiffre par \$500,000. Donc pas de déficit, ce qui dénote sans aucun doute une gestion intelligente et pondérée. M. Déri ne relève pas ce commentaire se contentant de l'apprécier avec un large sourire. Les 387 stands du SLM regrouperont quelque 600 librairies et maisons d'édition de livres écrits en français dans tous les coins du globe, mais aussi quelques ouvrages du Canada anglais. Parallèlement à la tenue du



salon, on prévoit une centaine de lancements de livres nouveaux, mais cette activité est indépendante de l'organisation même du salon. Témoignage de l'évolution du salon du livre depuis dix ans, M. Déri constate tout d'abord une augmentation progressive de visiteurs, 4% chaque année (en 1977, 50,000 visiteurs). « Nous avons toutefois constaté que les gens qui y viennent sont déjà des lecteurs alors que nous croyions naïvement attirer un public peu familier avec la littérature. Nous nous sommes trompés, car je crois personnellement qu'il n'y a pas moyen d'amener au livre celui qui n'a pas pris jeune des habitudes de lecture. » Qui a lu, lira, pourrions-nous conclure. Aussi est-ce vers la jeunesse

que l'on se tourne pour lui faire aimer le livre et la lecture. « Fort heureusement, depuis quelques années, les enseignants prennent des moyens pour inciter les jeunes à la lecture, constate M. Déri. Quelque 10,000 écoliers et étudiants viennent au salon avec leurs professeurs, ce qui nous encourage à organiser pour eux de nombreuses activités, en collaboration avec Communication-Jeunesse notamment. » Enfin, M. Déri décrit ainsi le SLM : « C'est une sorte d'auberge espagnole dans laquelle chacun des milliers de visiteurs différents vient chercher et trouver des choses différentes! »

— Marie Laurier

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Prix Fleury-Mesplet 1987

Rappel

Nous rappelons aux 6000 professionnels du livre et du périodique qu'ils ont jusqu'au 10 novembre prochain pour nous retourner leur bulletin de vote concernant les Prix Fleury-Mesplet.

Ces dix prix Fleury-Mesplet souligneront cette année la qualité du travail et l'apport exceptionnel des divers intervenants dans le domaine du livre et du périodique au cours des dix dernières années.

Les Fleury-Mesplet seront décernés dans le cadre du Gala du livre qui aura lieu au Grand Salon de l'Hôtel Reine-Élisabeth le jeudi 19 novembre 1987 à 19h30.

les herbes rouges

Jean-Yves Soucy

LES ESCLAVES

nouvelle

Qui, de la dominatrice ou de l'homme ligoté à ses pieds, est l'esclave de l'autre? Dans ce texte aux leurs marines, à l'odeur de cuir fauve, aux sonorités de chaînes chromées, Jean-Yves Soucy mêle intimement une fiction sur le pouvoir et une réflexion sur les rôles de maître et d'esclave.

■ Jean-Yves Soucy, Les esclaves, 5,00\$
■ abonnement 10 nos, 25,00\$ ■ ci-joint ■ chèque ■ mandat poste

les herbes rouges

C.P. 81, bureau E, Montréal, Québec H2T 3A5

Nom.....
Adresse.....
Code postal.....